

Collectif Au gré de la plume

Qui compte ?



Recueil de textes de 9 auteur·trice·s

Isabelle De Vriendt, Philippe d'Huart, François-Marie Gerard,
Jessy Ketels, Bernard Lemal, Christine Quertinmont,
Stéphane Simon, Isabelle Slinckx et Guy Van Deursen

Collectif Au gré de la plume

Qui compte?

Recueil de textes de 9 auteur·trice·s

Isabelle De Vriendt, Philippe d'Huart, François-Marie Gerard,
Jessy Ketels, Bernard Lemal, Christine Quertinmont,
Stéphane Simon, Isabelle Slinckx et Guy Van Deursen

Droits d'utilisation :

*Qui compte ? du Collectif Au gré de la plume est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons
(texte complet sur www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr)*



ScriptaLinea, 2020.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – 1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous voulez rejoindre un collectif d'écrivains, contactez-nous via www.scriptalinea.org

Au gré de la plume > ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Qui compte ?* a été réalisé par le Collectif Au gré de la plume dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant·e-s (reconnu·e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice-s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de



son écriture et de sa lecture, et, ouvert-e aux expertises multiples et diverses, s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année, les collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea



Présentation

du Collectif Au gré de la plume

Cinq femmes et cinq hommes, nous étions dix à commencer notre parcours en septembre 2019. Nous n'avions pas de bâton de pèlerin pour nous aider à avancer, juste une plume. Pour certain·e·s, elle venait directement des oiseaux qu'elles et ils chérissent ; pour d'autres, elle était faite de métal ou de plastique ; pour la plupart, elle prenait la forme d'un clavier magique permettant de dessiner des lettres sur un écran. Cette plume nous a conduit·e·s sur une route que personne ne connaissait, sans même savoir où elle allait. Pour le plaisir de la rencontre et du partage. Au gré de la plume.

La plume s'est montrée légère quand elle se jouait des mots pour explorer nos rêves. Elle s'est révélée sérieuse lorsqu'elle approfondissait notre existence. Elle s'est émue dans son regard vers notre passé, notre présent et notre futur. Elle s'est recroquevillée, non sans difficulté, quand de petites bêtes l'ont confinée, l'espace d'un instant. Elle s'est réveillée libérée, malgré la distance qui séparait nos chemins contraints à s'éparpiller. Elle fut définitivement rassembleuse, ouvrant notre voie. Au gré de la plume.

Un premier parcours se termine. Désormais, ces femmes et ces hommes savent qu'elles et ils peuvent compter l'un·e sur l'autre, en toute simplicité, sans fioriture inutile. La plume nous a porté·e·s vers plus d'écoute et de bienveillance. Elle nous a permis d'explorer et de renforcer nos rêves et notre humanité. Elle nous a guidé·e·s vers le sens. Le sens de nos vies. Au gré de la plume.

Au gré de la plume,
Né à Grez-Doiceau,
Donne-nous la lune
Pour l'amour des mots



Notre flamme est forte
Brille de tous ses feux
Elle ouvre la porte
De nos cœurs joyeux

Pour le Collectif Au gré de la plume,
François-Marie Gerard



Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial.....	9
De bon compte	François-Marie Gerard13
Les hommes qui comptent.....	Bernard Lemal15
À une table.....	Isabelle Slinckx17
Femmes qui comptent.....	Jessy Ketels.....21
L'homme qui comptait aussi ses moutons.....	Philippe d'Huart 23
Fragments	Isabelle De Vriendt..... 25
Le seul.....	François-Marie Gerard31
Les visiteurs	Christine Quertinmont 33
J'aurais dû pouvoir compter sur vous.....	Guy Van Deursen..... 35
Transmission	Christine Quertinmont 37
Un baiser sur chaque joue	Isabelle De Vriendt.....39
Un papa qui compte	Philippe d'Huart 41
Proximités	Christine Quertinmont43
Et toi, qui compte dans ta vie ?	Guy Van Deursen.....45
Ces hommes qui content fleurette	Philippe d'Huart47
Fascination.....	Christine Quertinmont51
Confinés.....	François-Marie Gerard 53
Confinement, jour 15	Christine Quertinmont 61
Laissé pour compte.....	Philippe d'Huart65
Mourir au temps du corona	Isabelle De Vriendt.....67
Cœur en cœur entre confiné(e)s.....	Guy Van Deursen.....71
Nethen, printemps, jour 3	Christine Quertinmont 75
Les chiffres qui comptent, à l'ère du corona	Bernard Lemal 77
Conte à dormir debout.....	François-Marie Gerard83
Alpha, Bêta.....	Stéphane Simon85
Camille Claudel.....	Jessy Ketels.....87
Les auteur-trice-s.....	89
Le parcours d'écriture	93
Remerciements.....	99





Éditorial

Qui compte ?

L'être humain aime qu'on lui raconte des histoires. Il aime en créer. Il aime y croire.

Il constitue, comme le disent certain·e·s auteur·trice·s¹, une « espèce fabulatrice ».

Par les récits se crée une cohésion sociale dans le partage de mêmes valeurs. Générosité, démocratie, justice, droits humains font l'objet d'une reconnaissance constructive. Avec du recul, nous constatons que les grandes idéologies destructrices du XX^e siècle reposent aussi sur des fictions.

L'argent, objet des comptes par excellence, est un bel exemple de fabulation universellement acceptée. Comment est-il possible d'échanger un bout de papier contre un bien, sinon par la croyance en sa valeur ?

Des récits, nous en élaborons aussi par rapport à notre existence individuelle, par un regard posé a posteriori sur ce qui nous arrive pour tenter d'en faire une lecture dotée de sens.

Dans notre histoire, qui a compté pour nous ? Qui compte pour nous aujourd'hui ?

Dans le ventre maternel déjà, le futur nouveau-né est l'objet de projections, d'attentes, de rêves parentaux. Depuis sa conception, qui a contribué à tisser une trame pétrie d'amour, de reconnaissance ? Qui a fait défaut ? Qui n'a pas accueilli ?

Qui nous a permis de tracer une voie, de créer notre vie ? Qui a recueilli nos angoisses d'enfant ? Nos incertitudes d'adolescent·e ? Les affres et les bonheurs de notre vie d'adulte ?

1 Nancy HUSTON, *L'Espèce fabulatrice*, Actes Sud, 2008.
Yuval Noah HARARI, *Sapiens*, Albin Michel, 2015.



Qui a écouté, pris dans les bras, donné de sa présence constante ou fugitive ?

Sur toi, je peux compter. Tu comptes beaucoup pour moi... Qui compte ? L'amour ne compte pas !

Qui compte ? Quelles sont les figures d'artistes, de penseur·euse·s, d'hommes et femmes politiques, de scientifiques qui ont nourri nos idéaux ? Qui a transmis passions, intérêts, ouverture d'esprit ?

Quelles rencontres éphémères ont compté ?

À tous ceux et celles qui ont laissé une empreinte sur notre vie, nous avons eu envie d'exprimer notre gratitude... ou notre déception.

Mais aussi... Qui compte ? Qui inscrit notre monde dans une lecture en statistiques ? Qui gère l'économie ? Qui compte ses sous, les miens, ceux des laissé·e·s pour compte ?

Qui détient la richesse mondiale ? Qui met en place la croyance en une économie souveraine et dévastatrice ? À quels récits donnons-nous notre adhésion ?

Dans tous les sens du mot, qui compte/conte pour nous et en nous, dans ce Collectif Au gré de la plume ? À travers quel filtre regardons-nous le monde ? Qu'en percevons-nous ?

Et encore, qui sont les oublié·e·s, celles et ceux qui ne comptent pour personne, qu'on nie et que, par l'écriture, on a voulu mettre, pour une fois, sous les projecteurs ?

Soudain, notre questionnement a pris de plein fouet le confinement, de mars à juin.

À ce moment, c'est la survie qui comptait. La liberté a été mise entre parenthèses. Dans cette période si particulière, qu'est-ce qui a compté pour nous ? Où avons-nous trouvé des ressources ? Cela aussi nous avons eu envie de l'évoquer.

Ce recueil rassemble des textes bien différents, témoigne

d'une pluralité de regards et d'écritures. Ils sont l'expression sans formatage de sentiments, de souvenirs, d'élan intimistes et sincères, de réflexions. Nous osons espérer qu'ils portent une dimension universelle grâce à laquelle nous pourrions vous toucher.

Pour le Collectif Au gré de la plume,

Christine Quertinmont





De bon compte

François-Marie Gerard

Refrain Soyons de bon compte
Il y a des gens qui comptent
On ne peut s'en passer
Si l'on veut exister
Ils nous ouvrent des portes
Sans qu'ils nous exhortent
C'est grâce à eux qu'on monte
De vie, à c'qu'on raconte

Vous m'avez donné
L'art d'être passionné
J'ai pu découvrir
Comment s'épanouir
Vous étiez le chemin
Pour créer mon destin
J'étais votre enfant
Vous étiez mes parents

Nous avons passé
Des nuits à nous aimer
Couru les chemins
Afin d'aller plus loin
Vaincu les obstacles
Pour en faire un miracle
Attisant la flamme
Il y a toi ma femme

Vous m'êtes apparus
Complètement nus
Je vous ai instruits
Vous vous êtes construits
Vous avez trouvé
Vos nœuds de liberté
Vous voilà des grands
Mais toujours mes enfants

Toujours accueilli
Vous m'avez enrichi
De vos expériences
Et de votre patience
En toute amitié
Vous m'avez supporté
Pour toute ma vie
Vous êtes mes ami-e-s





Les hommes qui comptent...

Bernard Lemal

Comme beaucoup d'autres avant moi, j'ai baigné dans une matrice culturelle très masculine, qui voulait que l'homme compte et la femme raconte. Les chiffres et les lettres, ça sépare les hommes et les femmes. Eux, ils comptent et écrivent l'Histoire avec un grand H. Elles, elles font des histoires, quand elles n'en racontent pas... Monsieur pense aux comptes et Madame dépense sans compter. Tout au plus peut-elle, lors des soldes, obtenir un petit décompte, qui lui fait croire qu'elle épargne. Mais soyons de bon compte : qu'elle doive lui rendre des comptes, après avoir puisé sur son compte, c'est la moindre des choses !

Des comptes à l'argent, il n'y a qu'un pas, qui va de la banque au portefeuille ou à la tirelire... Petit, je comptais mes petits sous, que je mettais à l'abri dans mon petit cochon. Il fallait bien me protéger de la cupidité de mes congénères, à commencer par mes sœurs, et apprendre assez tôt les choses de la vie ! C'est quand j'ai dû casser ma tirelire que je l'ai compris : l'argent est un bien plus précieux que le cochon. On est capable d'éventrer un cochon pour du pognon. Plus tard, je comprendrai qu'on trucidait aussi l'humain pour des radis, qu'il y a des trafics pour du fric, un commerce d'enfants, d'organes et de migrants, et que même l'amour peut être tarifé. Au point que ça pue, l'argent, même s'il n'a pas d'odeur. Ça tue aussi, parfois. Car les comptes, ce sont aussi des histoires de gros sous et de gros porcs. Je ne vais pas les balancer, mais je renvoie à la galaxie des hommes qui comptent...

Au bout du compte, mon parcours littéraire et de vie avec des hommes qui comptent m'aura conduit de l'école aux multinationales, et bien ailleurs encore. Mais vous aurez compris qu'entre les chiffres et les lettres, mon cœur a balancé. Ingénieur et homme de chiffres, j'ai épousé une femme de lettres, sans doute pour régler mon compte avec les comptes. Car en fin de compte, les chiffres ne me font plus rêver, contrairement aux mots, aux histoires et aux poètes. Seuls les contes comptent pour moi désormais.

Et les hommes qui ont compté à mes yeux, ce ne sont pas ceux

qui comptent, mais ceux qui se sont dépensés sans compter pour les autres, et m'ont fait rêver : Che Guevara, Martin Luther King, Mandela, Gandhi, Allende, Neruda, un ami brésilien et un oncle prêtre ouvrier que j'ai suivi en Amérique latine... Sans oublier les femmes, parmi lesquelles ma grand-mère, mon épouse et tant d'autres qu'on ne trouve pas dans les livres d'histoires...

Alors, vive les humains, hommes et femmes, comptant ou pas, pourvu qu'ils soient conteurs !



À une table...

Isabelle Slinckx

À une table du marché de Grez, dégustant huîtres et vin blanc, deux hommes qui comptent.

- 420 hectares, au bas mot, c'est ce que je compte acheter en 5 ans, annonce Jean-Marc. Le changement climatique impose de faire les vendanges prématurément, l'impact sur les arômes du vin est difficile à prévoir, le soleil rend les raisins plus sucrés et donc la teneur en alcool devient trop élevée. Sans compter les pauses que doivent faire les vendangeurs à cause de la chaleur, qui entraînent une perte de production d'environ 12%. Et chez nous, le temps est au contraire de plus en plus propice à la culture de la vigne... Bref, acheter de nouveaux terrains, faire payer les Belges pour l'expertise des consultants français, créer de nouveaux terroirs, augmenter les prix en jouant sur la fibre nationaliste, l'avenir est rose par ici, je ne peux même pas compter les bénéfices que cela va engendrer.

- Ah, répond Thibaut, l'homme auquel s'adressait l'explication. Ça m'intéresse, du vin, c'est de l'alcool, et donc des calories, même un paquet si je compte bien. Voilà qui va faire monter en flèche l'index BMI de nos concitoyens, y a déjà qu'à les regarder. À commencer par toi, d'ailleurs.

- Quoi, qu'est-ce que j'ai ?, interroge Jean-Marc, vaguement vexé. Le BMI ? Bank Money Investment ? Benefits Monthly quelque chose ?

- Mais non, tu sais quand même bien que je ne fais plus de la chirurgie plastique qu'à mi-temps. C'est moins fatigant et aussi rentable de proposer des régimes sur mesure à mes petites protégées. Mais oui, BMI comme Body Mass Index, IMC en français, ça permet d'évaluer le poids corporel, tu prends le poids en kilo et tu le divises par la taille au carré. Au-dessus de



25, tu es en excédent pondéral et au premier coup d'œil, je peux te dire que tu l'explores, le BMI. D'ailleurs, tu sais que c'est un Belge qui l'a inventé ? Adolphe...

- Ouais, ronchonne Jean-Marc, un rictus aux lèvres. Tandis que toi, tu restes un modèle de statue grecque à 50 ans. Pour séduire les gamines qui se font refaire les seins chez toi ? Et pour Madame, ce sera un bonnet D ? Tu ne dois plus les compter, les kilos de silicone, hein, vieux ? Et Natacha au fait ? Toujours d'actualité ?

Thibaut jette un coup d'œil par-dessus son épaule :

- Mais bien sûr et justement, quand on parle de la louve, la voilà...

S'avance vers eux, tout sourire et bonnet C avantageusement mis en évidence, une blonde BW caricaturale. Elle, clairement, ne compte pas à la dépense des sous de son chirurgien bien choisi, pour faire les boutiques entre autres, mais pas que. À ses côtés, une brunette plus plate. Marie-Hélène.

- Mais vous voilà, les garçons, on vous cherchait, dit la blonde.

- Jean-Marc, oh non, encore un verre, soupire la brunette en soulevant ses lunettes pour se frotter les yeux, dans un geste ruisselant la préoccupation pour son mari bien-aimé.

Il faut dire que si lui compte les hectares et les euros, elle ne compte pas son amour pour lui. Une vraie maman qui le chouchoute et lui passe tous ses caprices. C'est ce qu'elle a essentiellement retenu de ses études de psy : il ne faut pas contrarier les enfants. Et son gros Jean-Marc est son gros bébé, faute d'en avoir eu d'autre, elle a choisi de l'idéaliser comme une mamma italienne son fils footballeur.

Natacha, elle, c'est important à préciser, est dentiste. Spécialisée dans les enfants. Elle est gentille, Natacha en fait, pas seulement blonde. Plus que gentille en fait, engagée. Elle a cofondé une association qui offre des soins de dentisterie gratuits aux enfants défavorisés. Son associée est comptable, elle se penche sur les chiffres. Natacha, elle, s'est penchée sur les donateurs potentiels et a pu en convaincre.

Marie-Hélène est triste, psychologue et triste. Cela ne va pas nécessairement de pair, mais chez elle, oui. Elle cherche du sens pour ses patients. Est même plutôt douée pour. Son sens à elle, elle ne le trouve qu'en Jean-Marc, et l'autre partie d'elle-même ne comprend pas pourquoi. Parfois elle se dit que c'est le plus facile. C'est comme ça, non ? Travailler, être en couple, avoir des enfants. Ça, elle y a échappé. Ou ça lui a échappé, elle ne sait pas trop. Elle aime avoir pu sauver les apparences plutôt qu'elle ne l'aime lui. On pourrait sans doute dire qu'elle s'est aigrie au fil des ans dans son couple. Elle voulait, comme une jeune femme romantique, rêver qu'elle lui donnerait tout. Lui, il a pris ce qui l'arrangeait, gentiment ceci dit, c'est loin d'être un pervers narcissique, c'est juste, mais elle ne compte pas vraiment, elle est là, c'est tout. That's it.

En zoomant sur les cellules productrices d'ocytocine dans l'hypothalamus de Jean-Marc, on s'aperçoit qu'elles sont clairsemées... peu propices donc à créer la sensation d'attachement que certains humains connaissent plus que d'autres. L'attachement, et ce qu'on appelle l'amour en particulier, est quelque chose qui pour Jean-Marc relève davantage de la fiction que du réel. Une sorte de cinéma mental selon lui donc, que l'on se fait lorsqu'on veut une relation dite 'amoureuse'. Il l'a bien compris, il joue le jeu, plutôt comme un acteur de série B, mais, dans le fond il n'est pas méchant, on l'a déjà dit. Si nous déplaçons notre zoom vers son amygdale (celle du cerveau, siège de la mémoire), on y rencontre un portrait sépia d'une mère de bonne famille, efficace mais froide. Et un père coureur de jupons, de préférence jeunes, pas incestueux non, ce serait spectaculaire et caricatural... non, juste esclave de sa testostérone.

Revenons à Marie-Hélène qui veut le rendre heureux (alors, notons-le, qu'il est bien possible qu'il le soit sans son intervention). Elle a du mérite quand même, vu de l'extérieur. Elle joue son rôle avec persistance et conviction, celui que le cinéma a souvent donné aux femmes, même aujourd'hui : se



On compte
dévouer à son homme. Inconsciemment, elle sent bien qu'il s'en fout, elle est psy et intelligente après tout. Et après tout aussi, ça pourrait être pire. Comme sa copine Chantal, ou sa cousine Françoise, ou Lady Di...

Comptent-ils-elles réellement pour ils-elles ?

Femmes qui comptent

Jessy Ketels

Femme, éveilleuse de conscience
Femme, fileuse d'universel
Sur les pages de ta mémoire
Tu tisses des étincelles
Qui écrivent de nouvelles histoires

À chaque nouvelle page, tu te livres et ça t'élève
Sans plus jamais soupeser ton imaginaire
Enfin, tu prends l'air

Il y a des femmes de papier
Dans l'empreinte d'un roman
Elles ne font plus semblant

Il y a des femmes de mots
Dans la texture de leur récit
Elles transforment leurs cris

Il y a des femmes d'histoires
Dans leurs moires et leurs fragments
Elles filent des instants

Il y a des femmes d'images
Elles proposent un écran
Où tracer notre élan

Il y a des femmes de glaise
Celles qui donnent corps
À nos profonds décors

Il y a des femmes de conte



Elles parlent en symboles
C'est la plus grande école

Ces quelques vers
À la santé des femmes qui comptent
Celles qui dansent avec les loups
Qui accueillent leur courroux
En extraire des bijoux

Me les offrir envers et contre tout
Me les mettre en parure
Pour oser ma propre allure

Écrivaines, créatrices, artistes
Avec vous, je me hisse
Un peu plus près de l'Ailleurs
Avec vous, je tisse un tout nouveau chœur

Colette, Annie, Marguerite, Barbara, Édith, Gisèle, Camille,
Frida
Et toutes les autres qui m'ouvrent un chemin, une voix

À vous les femmes qui comptent
Les bons contes font les bonnes amies
Comptez sur moi
Pour tracer un pas sage
Pas si sage
Pour explorer mes pays âges

L'homme qui comptait aussi ses moutons

Philippe d'Huart

Pierre, octogénaire bien trempé, ressasse sans cesse des soucis incessants, surtout le soir.

Aussi, pour passer le temps assez long qu'il prend avant de s'endormir, compte-t-il des moutons.

Quoi de plus sain, en effet, pour la quiétude de l'esprit et l'apaisement avant la douce nuit.

Il reproduit et mémorise ainsi chaque soir une suite de comptage de moutons, tel un rite sacré d'endormissement, gardant les mains croisées sur sa poitrine, captant sa respiration.

Pierre exerce ainsi son aptitude à gérer son corps physique, mais de surcroît ses capacités mathématiques, car il tient des statistiques sur son sommeil dont il tire chaque mois la moyenne mobile bien qu'étant immobile lorsqu'il compte les moutons.

Sa femme, Bernadette, dans une autre pièce, regarde chaque soir la télévision.

Sa passion : les séries américaines de 'télé-réalité' où les protagonistes n'arrêtent pas de se chamailler en poussant des cris, avec larmes et fracas ou au contraire se susurrent des mots doux insensés entremêlés de câlins.

Bernadette compte les points, tout en établissant des plans sur la comète, pour savoir qui sortira vainqueur de 'sa télé-réalité'.

Pierre n'en a que faire. « Bernadette, mets le son moins fort, bon sang ! Je ne m'y retrouve plus dans mon comptage de moutons. »



Fragments

Isabelle De Vriendt

10h35

15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8...

Le Kat n'a plus de croquettes. Ça fait un jour. 'Faudra que Paolo aille en acheter. Je peux quand même pas lui donner tous les jours du thon. Ou du beurre. Lui, il demande pas mieux. Mais après, c'est moi qui ai plus à manger assez...
... Oh, flûte ! Je dois recommencer...

15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8, 7, 6...

'Faut pas que j'oublie d'aller au CPAS. Ils nous ont versé que 659 euros, ce mois-ci. C'est pas normal. Paolo, il dit que c'est à cause de Flavia qui nous a quittés. Mais comment ils peuvent savoir qu'elle est partie ? Qui leur aurait dit ?...
... Et voilà, je me suis de nouveau perdue... Cette fois, je me concentre.

15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8, 7, 6, 6, 5, 4, 3, 2, 1

Voilà, je me lève. Une journée de plus. Déjà passé 11h. J'entends rien, Paolo est parti. Peut-être qu'il est allé chercher des croquettes. Ce serait bien.
Le Kat est sorti. Normal. Je sais pas si on le reverra. Peut-être qu'il reviendra, pour la bouffe. Moi, je suis coincée...

Paroles, paroles paroles...zzzzzap...est une femme. La recherche s'appuie sur des indicateurs soc...zzzzzzzap...here comes the rain ag...zzzzzap...e vero che la citta...zzzzzap...oscilleront entre 4 et 8 degrés. Il faut s'attendre à des températures négatives dès la tombée de la nuit, allant



*de -6 degrés en Ardennes à -1 à la côte. Attention demain matin au br...
zzzap...gering is eindelijk...zzzzzzzap...bleus, les mots qui*

Ça me saoule. Paolo, il m'a fait un sacré coquard. Sûr que Le Kat, il reviendra, avec le gel. Il est déjà l'heure. Je me prends une couverture, quand même. 'Fait trop froid pour se contenter d'un pull.

15h15

Il est temps que je redescende. Et Paolo qu'est toujours pas rentré. Le Kat est à la diète. Mais moi, j'ai eu la paix. Voilà, je m'installe. Ah, la sonnerie. Il reste qu'à attendre.

Et voilà les premiers. Toujours les mêmes. Une maman qui tire ses deux petits et qui file en avant. Deux... Un papa en pull et son garçon. En pull ! N'importe quoi ! Trois... Encore un papa, avec ses trois petits. Celui-là, il a un bon manteau. Il va me dire bonjour. Je l'aime bien, il me fait avancer : six !... Oh la la ! Tout un groupe d'enfants qui courent devant les mamans qui papotent ! Onze ! Tiens ? Une grande sœur qui serre la main de sa frangine. Elle a peur. Elle me regarde même pas. Treize... Voilà un enfant qui pleurniche, sa mère sur les nerfs, deux enfants les suivent. Seize... C'est pas possible ! Seize, seulement ? Je v... ah ! En voilà encore ! Une toute petite qui se réchauffe dans les bras de sa maman. Dix-sept. Bon, c'est vrai qu'il fait froid. Je vais pas trop rester, moi. Sûrement que les autres sont rentrés en voiture... Bon, je commence le décompte, pour être sûre.

15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8...

Eh bien, quels lambins, ceux-là ! C'est pas le froid qui les presse, avec leurs bonnets et leurs gants ! Allez, je leur en veux pas. J'arrive à vingt. « Bonjour ! », et deux sourires en prime ! Allez, je recommence...

15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8...

Ah, il était temps ! Des « grands » qui redescendent en skate !
Vingt-deux !

15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8...

L'instit de première... sûr qu'il y en aura plus...

...7, 6, 5, 4, 3, 2, 1 !

Allez, je remonte. Fini pour aujourd'hui ! 'Va bientôt faire noir.

17h35

Ah ! Les anges ! Ça me rappelle ma jeunesse, ça ! Des couleurs pastels dans toutes les vitrines ! Le Kat, tire-toi ! T'auras à manger plus tard ! Mais oui, c'est ça, miaule, ça changera rien ! T'entends pas mon ventre qui gargouille, aussi ? Va mendier ailleurs, je peux rien pour toi, là ! Et laisse-moi me concentrer ! J'ai loupé le début !

Bon, aujourd'hui, ça va être les injures, je me limite à la cuisine. C'est parti !

... Ben, ils sont pas pressés de se préparer à manger, ceux-là ! Je commence à m'ennuyer ! Ça va pas se passer comme ça !

15, 14, 13, 12, 11...

... Ah, c'est pas trop tôt ! Jessica part se cuisiner un truc. Oh, Kevin y est déjà !

« Tête de rat » Et de un ! « Pouffiassse de mes deux ! » Tu crois pas si bien dire ! Deux ! « Plume d'autruche » Ah ça, il va pas apprécier ! Trois ! « Cordon morveux » Quatre...

Ah, zut, ils sortent de la cuisine. Je retiens : quatre.

Génial, Franz va voir les dégâts. « Enfoirés ! » Cinq... « Vous êtes deux vrais enfoirés » Six. Si, ça compte. « Des morues véreuses » Joli ! Sept !

Une heure plus tard.

Verdict : Vingt-deux ! Ben, ils ont été généreux ! Je croyais pas en récolter autant ! Merci, les anges ! Si j'avais de l'argent, je jouerais au lotto ! Mine de rien, ça m'a fatiguée !

I, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12...

18h45

18h45 ! ... Quel silence ! C'est comme si il neigeait ! Et Paolo qu'est toujours pas là. J'ai plus rien à cuisiner. Il aura faim et j'aurai rien pour le calmer. Sauf si il ramène des courses. Mais là, j'y crois plus. Il passe plutôt son temps à claquer son fric au bistro. Il est parti depuis au moins 8 heures. Ça sent pas bon. 22... 22, deux fois ! C'est peut-être ça. Il est chez les flics ? Mais non, ils m'auraient appelée. C'est ce qu'ils avaient fait, le jour où il s'est fait emmener. Maintenant, il fait attention. Dehors, il contrôle.

Bon, il est encore temps de jouer, juste pour le fun. Une grille, pas plus. Alors, moi, ce que je coche, c'est... 15... obligé !, 22... le chiffre du jour, 2... que j'aurais voulu avoir, 17... d'office, 8... l'âge de Le Kat, et... 32... dans le pif !

19h20

J'y crois pas. J'aurais pu gagner 27 384 euros ! 27 384 euros ! ... J'aurais rien dit à Paolo. J'aurais pris Le Kat et je me serais cassée. J'ai la rage ! Je vais le buter. J'en peux plus de cette vie. Il me la pourrit même quand il est pas là ! Bon, le grand couteau, dans la cuisine. Si il arrive pas à 15, je le bute.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7...

Pas de chance, mon Pao, t'ouvres la porte trop tôt. Tes minutes sont comptées.

19h37

Encore plus saoul que d'habitude. Je vais te buter.

« C'est fini, Pao, c'est la goutte qui déborde ! Aujourd'hui, tu m'as fait perdre le gros lot, rien qu'à cause de tes beuveries. J'en peux plus de toi. Tu repasses la porte illico, ou alors, ce sera les deux pieds devant.

- Mais c'est qu'elle est devenue complètement zinzin, la Rita ! C'est de pas me voir tout un jour qui te rend folle comme ça ? Je savais pas que tu tenais tant à moi ! La prochaine fois...

- 'Y aura pas de prochaine fois, t'as pas compris ? Tiens, avec ça, ton franc va tomber. Ton franc avec ton froc, ahah ! »

19h46

« Appelle l'ambulance, Pao, je t'en supplie, ne me laisse pas me vider de mon sang comme ça. Ça va faire des taches qui partent pas. S'il te plaît, Pao. Pense à Flavia... »

19h50



Je vois plus rien... J'ai les yeux ouverts et je vois plus rien... Je sais qu'il est là, sur la chaise... combien de temps il va rester là à attendre ? 15 minutes ?... 15 heures ?... J'arrive plus à parler, j'ai plus de force... Quel enfer ! je vais mourir, et personne le saura... Tout le monde s'en fout, de toutes façons...

19h52

Ayuta... ! Mamma !...

19h53

...

19h54



Le seul...

François-Marie Gerard

Il en voulait toujours plus. Moi, je donnais sans compter, mais ce n'était jamais assez.

Les premières fois, il était comme les autres. Un peu plus effacé. Je ne sais pas s'il me voyait vraiment. Il arrivait, faisait ce qu'il avait à faire et partait, quasiment sans un mot. Un jour, j'ai touché son oreille, sans réfléchir. Un geste simple, dépourvu d'intention. Il a frissonné et m'a regardée. Je ne sais pas ce qu'il a vu, mais dans ses yeux, il y avait le vide. Glacial et infini. Je me suis sentie aspirée vers cet abîme inconnu. Ça n'a duré qu'une seconde. Je savais que j'étais désormais à sa merci. Il s'est levé. Pour la première fois, il m'a dit : « Je reviendrai ». Il est parti.

Il a mis du temps pour revenir. J'ai tout de suite senti que c'était un autre. Il s'est imposé. D'une douceur ferme. Sans discussion. C'était différent. C'était bien. Nous avons parlé. Beaucoup. Il se vidait en moi. Il m'a donné beaucoup aussi. Sans compter.

Ses visites sont devenues régulières. Je les attendais. Pas pour ce qu'il me laissait, mais pour ce qu'il m'apportait. Indéfinissable. Je lui donnais tout ce que je pouvais, tout ce qu'il voulait. Sans compter. Il ne comptait pas non plus quand il s'en allait. Petit à petit, il devint l'unique. Je délaissais les autres, devenus inutiles.

Il a pris de plus en plus de place. Toutes les lubies de ses rêves embués y passaient. J'étais son esclave consentante. Pour lui, j'ai tout fait. Par lui, j'étouffais. Il en voulait toujours plus, j'ai exigé plus aussi. J'espérais qu'il abandonne. C'est moi qui ai craqué. Un jour, après une énième séance de douleur enrobée de gestes de tendresse, je lui ai dit : « C'est fini » ! Il m'a dévisagée de son regard vide, glacial et infini. C'était lui qui souffrait désormais. D'une détresse incommensurable. C'était un enfant qui m'implorait. Il s'est rhabillé et s'en est allé, sans ouvrir son portefeuille.

On compte

Je ne l'ai plus revu. Même si c'est mon métier, on ne sort pas indemne d'une telle histoire. J'ai mis du temps à me vendre à nouveau. Quand j'y repense, ce n'était qu'un client comme les autres. Pas différent, mais le seul qui ait vraiment compté.



Les visiteurs

Christine Quertinmont

Cela survient toujours à l'improviste. Rien de particulier dans la journée. Aucun événement qui puisse laisser de traces marquantes, s'infiltrer dans le sommeil et l'occuper tout à sa guise.

La soirée a été tranquille.

Il s'en va dormir, l'esprit calme.

Alors, tandis qu'il est là, étendu sur le dos dans son lit, couvert d'un drap blanc, il constate, par un léger mouvement des yeux vers la droite, que quelqu'un est assis, là, à côté de lui.

Le gisant tourne légèrement la tête, avec prudence, et il remarque, avec une inquiétude diffuse, le regard fixe, posé sur lui.

Tantôt cet être assis a l'apparence d'un vieil homme barbu, qui porte des lunettes. L'image de Freud, ou de quelqu'un qui lui ressemble, en tout cas.

Le gisant sans défenses sent son crâne transpercé par ce regard souriant, d'une apparente bienveillance. Il sent son corps exploré de fond en comble, et toutes les sensations, toutes les pensées secrètes qui en émanent sont révélées, exposées en pleine lumière, possédées par le visiteur.

Au contraire, lui, le gisant, se vit dans la confusion mentale, ne peut mettre aucun mot sur ce que ses sens et son cerveau produisent.

Tantôt cet être a l'apparence d'un mage oriental, vêtu de blanc, jeune, les yeux brillants comme des pierres précieuses. Celui-ci se lève, et toujours sans quitter des yeux le gisant, prend une flûte et se met à en jouer.

Il exécute une danse sophistiquée, celle d'un charmeur de serpent, qui



prendrait le gisant comme proie pour lui enlever toute volonté propre. Le gisant se sent glacé, privé de ses membres. Il veut ouvrir la bouche, pour dire quelques mots anodins comme : « Bonjour ! » « Qui êtes-vous ? » « Vous venez de quel pays ? » Ou encore « Vous honorez un dieu particulier ? ».

Mais seul un sifflement aigu sort de ses lèvres et lui remplit les oreilles.

Tantôt l'être est vêtu d'un uniforme noir, avec un brassard rouge et une croix, noire aussi, sur fond blanc. Il se lève et salue le bras tendu au-dessus du gisant. Celui-ci se rend alors compte, en soulevant un peu la tête, qu'il a lui-même un ventre énorme, proéminent sous le drap. Découverte qui lui permet de conclure qu'il attend un enfant.

« Tu vois », dit l'uniformé, « nous sommes revenus ! ».

Il lève alors un pied et lui bourre l'abdomen de coups de bottes.

Le gisant crie, mais aucun son ne sort de sa bouche. Le cri ne retentit qu'à l'intérieur de sa gorge. Il veut se lever, mais son corps ne répond plus.

Quelle que soit la forme du visiteur, le gisant est paralysé sur sa couche. Il se dit : « Je dors. C'est un cauchemar. Je dois absolument me réveiller ».

Il croit y être parvenu, reconnaît l'espace autour de lui, les meubles familiers.

Mais non, l'apparition est toujours là.

Les trois visiteurs successifs, en plus du regard fixé sur lui, ont encore une gestuelle commune.

Brusquement, ils lèvent une main et se mettent à compter sur leurs doigts. Ils comptent à rebours : 99 – 98 – 97... Parfois, ils marquent une pause. Semblent s'interroger, hésiter... Puis ils reprennent le décompte. Toujours, ils s'arrêtent au chiffre 34. Alors le gisant se dit : « C'est l'heure ! Je n'en ai plus pour longtemps ».

Il fond dans la terreur, épinglé comme un papillon.

C'est à ce moment-là qu'il se réveille, trempé de sueur.

L'aube pointe au coin de la fenêtre.

J'aurais dû pouvoir compter sur vous...

Guy Van Deursen

Lorsque je revois les photos de ma petite enfance, je peux deviner que vous m'aviez désiré et que vous étiez contents de me voir arriver.

Mon enfance a été un rêve, pour vous : j'étais obéissant, toujours souriant, très poli avec les gens du quartier. Je correspondais tellement bien à l'image que vous vous faisiez d'un bon fils.

Au fil des ans, j'ai commencé à sentir que j'avais besoin d'ouverture. J'aurais bien voulu élargir mon horizon, mais je n'ai trouvé devant moi qu'une porte verte grillagée fermée. J'aurais dû pouvoir compter sur vous pour m'en donner la clé et l'ouvrir.

J'aurais dû pouvoir compter sur vous pour me faire découvrir le monde en toute confiance, mais vous en aviez tellement peur et étiez tellement méfiants que j'ai fini par intégrer que : « L'enfer, c'est les autres ».

J'aurais dû pouvoir compter sur vous pour des après-midi portes-ouvertes où les copains auraient partagé les jeux de l'amitié, mais, selon vous, la vie de famille se jouait à huis clos.

J'aurais dû pouvoir compter sur vous pour m'apprendre la passion, mais vous n'en aviez pas.

J'aurais dû pouvoir compter sur vous pour pouvoir m'ouvrir à la Culture et aux autres cultures, mais dans ces domaines-là aussi, les portes étaient closes...

J'aurais dû pouvoir compter sur vous lorsque, adolescent, je doutais de moi, mais jamais vous n'avez ouvert la porte de l'écoute.

J'aurais dû pouvoir compter sur vous lors de ma première déception amoureuse, mais la porte des encouragements



était fermée à double tour et vous avez ouvert celle des culpabilisations.

J'en ai donc conclu que je ne devais plus compter sur vous et désormais j'apprends à compter sur moi.

J'apprends à compter sur moi pour me redresser, progressivement, mais ma colonne vertébrale souffre encore à force d'avoir plié sous vos exigences.

J'apprends à compter sur moi pour relever, lentement, le regard jusqu'à la hauteur du regard de l'autre et ne plus entendre cette petite voix qui me disait : « Baisse tes yeux lorsqu'on te fait une remarque ! »

J'apprends à compter sur moi pour mettre au jour les passions qui m'animent.

J'apprends à compter sur moi pour me forger lentement une opinion face à une situation ou une personne, en essayant d'écarter toutes les peurs et les méfiances paralysantes.

J'apprends à compter sur moi pour bâtir ma vie comme un architecte fasciné par la lumière et la nature.

J'apprends à compter sur moi pour oser montrer ma sensibilité et je commence à croire qu'elle est une richesse.

Lentement, très lentement, j'apprends à compter sur mes intuitions et à faire confiance à la vie.

J'apprends à compter sur moi pour ouvrir enfin la lourde porte verte grillagée.

Transmission

Christine Quertinmont

Il était comptable. Il savait compter.
Il calculait tout, jugeait la moindre dépense.
Il portait des costumes trois pièces gris.
Je ne l'ai connu qu'avec des cheveux gris aussi.
Il s'appelait Camille.
Je ne sais presque rien de lui.

Son fils aussi s'appelait Camille. C'était mon père.
Même prénom. Dynastie sortie de rien. Arbre généalogique planté
dans le terreau de la misère.
Effort continu pour se hausser dans l'échelle sociale.
Chez mon grand-père, quand il était enfant, on crevait de faim. Il lui
en a fallu de la force, au petit garçon, pour se hisser hors de là !
Pas étonnant que par la suite, il se soit mis à comptabiliser, à mettre
de côté le moindre sou.
L'argent, c'est du compost, c'est du terreau !

« Camille », c'est un nom de fille... D'ailleurs sur les photos, mon
père, enfant unique, a de longs tire-bouchons et un visage d'une
rondeur si tendre...

Mais on prononçait « Kamil ». « Kamil », c'est viril, c'est dur !
Ils étaient formatés de telle sorte, le père et le fils, que les sentiments
ne s'exprimaient pas. L'amour se manifestait peu dans les mots et
dans les gestes. Ou mal : mon père me titillait, m'aspergeait avec le
tuyau d'arrosage.
Il m'adorait.

Il savait compter lui aussi. Devenu petit indépendant après la guerre,
il a pu économiser alors que l'économie florissait.
Plus tard, il me parlera d'argent, d'héritage. Je n'écouterai pas.
Je ne comprenais pas la préciosité de ce transfert.



J'étais tout pour lui. Il me transmettait le fruit de ses efforts et le sens de sa vie.

« S'en sortir ! Tenir la tête hors de l'eau. Avoir la tête droite ! »

Je n'écoutais pas, dans ce rejet d'une vie dont je ne voulais pas : petit commerce, petit magasin désuet, peu attractif.

« On n'investit pas dans la décoration. Ce n'est pas la peine.

On ne se fait pas remarquer non plus par le superflu. C'est déplacé. Ça sert à quoi ? »

Nos rencontres furent houleuses souvent. Je partais dans la fureur et dans les larmes. Il ne comprenait rien de ma vie. Il la voyait comme un gâchis. Il le disait. Je m'enfuyais.

Quand il est devenu vraiment vieux, vraiment seul, la douceur est venue. La tendresse est venue. Il m'émouvait tant que je m'enfuyais encore, tant j'avais de peine pour lui.

Il m'a donné l'or de son cœur. Et je garde la conscience du temps perdu. Une tendresse attentive aujourd'hui, à me dire : ah, oui, c'était donc cela ! C'était lui, Camille. Unique et simple vie.

Il a su trop tard combien il comptait pour moi.

Il savait compter, papa.

Un baiser sur chaque joue

Isabelle De Vriendt

À mes parents

Ça fait trois jours que nous sommes partis avec chacun une valise à porter. Papa avait été catégorique. Ne prendre que quelques vêtements, un pullover, même si l'hiver est derrière nous, et « un seul objet inutile », avait-il appuyé d'un ton qui ne laissait aucune chance aux « mais » qui se pressaient en nombre au fond de la gorge.

J'ai hésité entre le livre que j'étais en train de lire et mon carnet de croquis. C'est le carnet que j'ai pris, je l'ouvre seulement maintenant. Je n'ai pas encore dessiné : depuis notre départ, nous n'avons fait que marcher et dormir. Mais cette nuit, il m'est impossible de trouver le sommeil. Les images du jour défilent dans ma tête, je veux toujours garder, après la terreur, le souvenir de mon immense joie.

J'ai taillé mon fusain avec un éclat de métal cueilli sur le chemin. Je m'éclaire à la bougie et à l'écart de ceux qui se reposent. Et plutôt que le dessin, ce sont des mots qui viennent. Déposer sur papier ces pensées qui m'assourdissent et qui m'enivrent, c'est imposer le silence au fracas du monde.

Nous marchions donc sur une de ces routes qui menaient vers le Sud. C'est lâche, m'étais-je dit, d'autres n'ont pas les moyens de partir, on les laisse aux Boches. Mais mon avis ne compte pas. Et puis, Papa et Maman étaient devenus très blancs quand nous avons appris que les Allemands avaient gagné, à Liège. Maman n'a pas voulu laisser Grand-Père, elle l'a convaincu de nous accompagner. Je me suis fait docile comme jamais.

Ce matin, il faisait très chaud, déjà. J'avais soif. Des cloches aux pieds rendaient la marche difficile. J'ai ôté chaussures et chaussettes ; j'aime le contact des pieds avec la terre. Autour de



nous, d'autres familles avançaient. Des couples ou des hommes seuls nous dépassaient ; ils n'étaient ralentis ni par des enfants, ni par des parents plus âgés. Nous, nous sommes privilégiés parmi les privilégiés. Nous avons un cheval que nous avons pu charger de couvertures, de matelas et de vivres, sans oublier quatre de nos chaises. Il y a des automobiles, aussi, mais la plupart s'immobilisent, faute de carburant. Nous les dépassons en nous excusant.

Vers midi, alors que nous nous apprêtions à manger, un bruit a envahi la plaine. Il nous arrivait de derrière, le vent de face nous avait empêchés de l'entendre de loin. C'étaient des cris. Nous nous sommes aussitôt retournés et j'ai vu, presque au-dessus de ma tête, très bas, un avion qui m'a semblé gigantesque. Il avançait avec lenteur. Les yeux fixés sur son ventre, je ne pouvais plus bouger. Les cris autour de moi étaient maintenant couverts par le moteur de l'engin. Devant la menace, je gardais le regard au ciel, tétanisé par la carlingue qui pouvait s'ouvrir et cracher des balles, à chaque instant.

Un bras m'a tiré de ma paralysie. Je me suis senti aspiré par le fossé, la tête me tournait, un corps chaud dont je connaissais l'odeur m'enserrait de ses bras, couché sur moi pour faire écran. Je ne voyais pas son visage, mais il y avait sa force et sa bonté. C'était Grand-Père. Nous étions collés l'un à l'autre et ce n'était pas du jeu.

Bientôt, son corps s'est détendu. L'avion s'éloignait. Nous étions saufs. Des sanglots m'ont fait naître des larmes. Je suis redevenu un petit enfant dans les bras de ce grand-père que j'aime.

Il n'a rien dit, il m'a bercé.

Le reste de la journée, il est resté loin de moi. Et pourtant, sa chaleur coulait dans mes veines. Je ne peux pas l'expliquer.

Ce soir, je m'endormais, je l'ai entendu approcher, il a posé un baiser sur chaque joue. Je n'ai pas bougé. J'ai gardé la sensation de ses lèvres sèches sur ma peau. Comme des mots glissés au creux de l'oreille. Comme la poussière colore les ailes du papillon. Jamais, je n'oublierai.

Un papa qui compte

Philippe d'Huart

Ma bien-aimée,

Je me les rappelle comme si c'était hier. Nos nuits d'amour, toi et moi, d'une façon tendre et physique qui relie nos émotions. La beauté de la vibration de nous deux unis dans un dessein amoureux, innocent de notion vulgaire. La force du désir patiemment cultivée. J'aime utiliser des mots féminins lorsque je te parle de « la sexualité » alors que si je dis « le sexuel », j'y trouve une autre signification.

Un jour, tu viens me susurrer à l'oreille que tu sens un changement de ton corps.

Lorsque j'entends que tu es enceinte, je me sens dans une réalité évidemment nouvelle pour le petit homme que je suis.

Ce qui me demande de la lucidité et une conscience certaine.

Une nouvelle scène se présente alors à moi pour LE « spectacle d'une vie ».

Chacune de tes grossesses est différente et ce n'est pas toujours tranquille.

Moi, papa en devenir, je compte les jours précédant la naissance sur le bout de mes doigts.

Je compte la panoplie des outils nécessaires à la confection de chambres pour enfants.

Je compte les secousses légères et voluptueuses émanant de ton ventre que je touche doucement de la paume de ma main d'homme.

Je compte les heures dures de labeur pour rentrer à l'heure et si possible souriant.

Mon cœur apparemment léger est rempli d'inquiétudes lorsque tu m'annonces devoir rester prématurément alitée.

Je compte le nombre de plats cuisinés que je prépare pour notre vrai couple, uni dans l'adversité.



Je compte les quiproquos avec mon employeur trop exigeant qui « compte mes heures » et ma paye alors que tu comptes sur moi près de toi.

Je compte sur la mutuelle pour ton incapacité de travail momentanée suite à la difficile grossesse, car tu ne peux plus assurer ta lourde activité d'indépendante.

Je compte sur d'autres pères pour m'expliquer ce qui va se passer.

Je décompte les neuf mois de grossesse avec attention.

Le jour de la naissance est probablement un des moments les plus intenses d'une vie de parent.

Être présent ce jour-là est pour moi d'une émotion extrême et bienfaitrice.

Je les entends encore, ces belles dames en blouses blanches :
« Poussez Madame, encore, encore ! » « Votre homme est là. »
« Parlez-lui, Monsieur, encouragez-la ! »

Quelqu'un compte pour moi ce jour-là, c'est toi.

Je prends aujourd'hui la peine de retranscrire ces événements et de faire un album photo de tous les souvenirs et ressentis liés à ces moments d'une puissance inouïe, car cela compte dans une vie.

Je me suis en tant qu'homme dépensé ces jours-là sans compter, sans sourciller et j'ai eu la chance de pouvoir te dire :

« Avant toi, j'ignorais tout cela, mon amour. »

« Est-ce que tu m'aimes toujours pour toujours ? »

Je t'embrasse.

Proximités

Christine Quertinmont

Un étang de tonalité grise, bordé d'une terre plus sombre où émergent des roseaux, à l'avant-plan. Au loin, des collines sans détail sous un ciel tranquille.

L'aquarelle n'est pas signée. Francine me l'a donnée. C'est elle qui l'a peinte.

Francine, c'était la voisine d'en face. En face, ce n'est pas bien loin, car la rue est étroite. Aussi, je l'ai traversée pour demander de l'aide, à mon arrivée, quand la maison n'était plus qu'un chantier sans eau.

Francine m'a fait entrer, après des présentations chaleureuses. Elle vivait là, seule.

Derrière sa maison, un grand jardin en pente, dédié aux plantes vivaces et ouvert au public. On pouvait trouver Francine dans les parterres et les serres une grande partie de la journée. Quand elle ne courait pas les pépinières à la recherche d'espèces rares encore inconnues pour elle.

Nous échangeons des livres. Sérieux : philosophie, vulgarisations scientifiques... Pas de romans, qui lui donnaient l'impression de perdre son temps. Nous en parlions devant un café. Elle me montrait ses aquarelles de paysages dont elle avait une pratique attentive, inspirée, exigeante.

Puis, elle a dû déménager. Une, deux, trois fois, de ville et de pays, ce qui vu son âge, était un arrachement dont elle se sortait avec un sourire : « Un nouveau projet. Une nouvelle vie ».

Je lui disais combien je voudrais vieillir comme elle, dans le même enthousiasme, la curiosité, la capacité de vivre une solitude féconde.

Un jour, Francine n'a plus parlé que très difficilement. Elle avait dû renoncer au jardin, la parole s'en allait. La peinture



est restée sa compagne un certain temps.
Elle a beaucoup compté pour moi. Elle compte beaucoup.
L'une de ses aquarelles, chez moi, au mur du salon.

Et toi, qui compte dans ta vie ?

Guy Van Deursen

Est-ce que ce sont les membres de ta famille que tu peux retrouver dans ton arbre généalogique ou dans ces vieilles photos dentelées ? Cet arrière-grand-père dont tu te sens si proche et que tu n'as connu que dans les premières années de ta vie ? Cette grand-mère qui te gâtait et qui te disait que tu étais son préféré ? Ou encore ce grand-oncle médecin qui prodiguait sans cesse ses conseils à toute la famille ?

Tes parents qui t'ont appris à grandir et qui ont fait avec ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu ?

Est-ce qu'ils comptent encore dans ta vie ?

Souviens-toi !

Il y a eu ensuite tes premiers copains que tu revois peut-être encore.

Puis ce grand boutonneux qui est devenu ton meilleur ami, celui qu'on garde à vie, toujours là, même et surtout quand la vie ne te fait pas de cadeau.

Tes professeurs d'humanités, ceux que tu as adorés principalement pour leur... humanité. Est-ce qu'ils comptent encore dans ta vie ?

Ces personnages célèbres à qui tu aurais tant voulu ressembler et qui ont été tes guides intérieurs. Ils t'ont appris qu'il n'y avait qu'une seule couleur qui nous unissait tous, celle du sang. Est-ce qu'ils comptent encore aujourd'hui dans ta vie ?

Et puis il y a eu la première, l'unique, celle pour laquelle ton cœur a battu la chamade, celle dont tu gardes encore un souvenir qui ressemble à une cicatrice.

Est-ce qu'elle compte encore dans ta vie ?

Il y a aujourd'hui celle que tu aimes et qui t'a donné tes enfants.

Il y a tes enfants et peut-être déjà tes petits-enfants que tu chéris et gâtes à gogo.

Il y a bien sûr ton meilleur ami, celui à qui tu peux toujours tout raconter.

Est-ce que tu te poses la question de savoir s'ils comptent dans ta vie ? Non, bien sûr ! C'est trop évident !

Il y a là-haut ceux à qui tu peux demander conseil et qui t'éclairent grâce à la distance qu'ils ont prise.

Il y a Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Ferré, Reggiani, Barbara, Piaf tous présents dans ta mémoire et dans ton cœur.

Il y a ton médecin, ta thérapeute peut-être, qu'elle soit hypno ou kiné : tu leur confies ton corps et ton âme et ils se dévouent... corps et âme.

Est-ce qu'ils comptent dans ta vie ?

Mais tu as certainement deviné que je parlais des gens qui comptent pour moi. Si j'ai parlé en « tu », c'est parce que je voulais t'inviter, toi qui m'écoutes ou me lis en ce moment, toi que je ne connais pas encore bien. Je voulais t'inviter à parler de toi. Dis-moi qui tu es, dis-moi ce qui te fait vibrer et tu verras que toi aussi tu feras partie de ceux qui comptent pour moi.

Ces hommes qui content fleurette

Philippe d'Huart

Ce week-end, comme chaque mois à l'initiative de Vincent, guide nature, plusieurs marcheurs de la région se retrouvaient pour parcourir une quinzaine de kilomètres à pied dans notre belle région.

C'est toujours l'occasion de belles rencontres, dans de beaux paysages, avec beaucoup de joie et tous apprécient discuter les uns avec les autres des sujets de la vie.

Ce dimanche, le temps était magnifique. Les feuilles jaunes et pourpres de cet automne brabançon revêtaient le sol d'un tapis de feuilles doux au pas du marcheur.

Les odeurs étaient exaltantes et à l'issue d'une belle randonnée, en fin de journée, le groupe sortait de la forêt pour retrouver l'emplacement du parking et les voitures.

La luminosité diminuait.

Pour la deuxième fois, Paul s'était joint à ce groupe qu'il appréciait humainement pour son franc-parler et son humour collectif.

Les moments d'échange, d'écoute de l'autre, d'intériorité étaient une bénédiction pour lui.

Paul avait repéré lors de sa première randonnée une femme dans la cinquantaine : Anna.

Cheveux blonds, légèrement grisés, corpulence moyenne avec un tout petit peu de rondeur, visage expressif, regard profond, il émanait d'elle quelque chose qui l'attirait.

Elle était visiblement contente qu'il se porte à sa hauteur pour entamer la conversation.

« Tu sais, lui dit-elle, je voudrais te poser une question. Je t'ai écouté et observé lors de notre balade ».

À sa mine, elle comprit qu'elle touchait quelque chose de sensible chez lui.



Il y eut un moment de silence, ils se regardèrent fixement dans les yeux.

La gestuelle était limpide. Elle était habillée de couleurs vives, et tenait ouverte la porte de sa voiture.

C'était une belle femme avec beaucoup de maturité, quelque chose d'intense.

Elle avait manifestement fait des choix de vie difficiles, radicaux. La vie quoi !

Au sujet d'un homme ? D'enfants ? De parents proches ?

De sa personne irradiait une force certaine et bousculante.

« Toi qui aimes écrire, reprit-elle, j'ai un sujet pour toi : Les hommes qui content fleurette ».

Elle prenait un certain plaisir à ces mots.

Lui feignit une émotion, mais la regarda droit dans les yeux, ce qu'elle lui rendit bien.

Elle sentit qu'elle gagnait en importance, qu'elle l'interpellait sur les bonnes questions.

Après tout, conter fleurette, c'est poétique et sympathique. Non ?

Il lui rétorqua : « Puis-je compter sur toi avant de te répondre ? »

Elle fut apparemment surprise par sa réplique et dévia son regard, mais elle reprit : « Je suis invitée à un salon d'artisan chez des amis. Et toi, tu as quelque chose ? »

Il y eut un moment de silence.

« Ce soir, je vais voir le spectacle de Peter Pan aux Fêtes de la Saint-Martin », lui dit-il.

« Le syndrome de Peter Pan, tu connais ? », rétorqua-t-elle.

Il reçut ces mots comme un uppercut, mais il ne broncha pas.

Que cherchait-elle à lui dire ?

Qu'avait-il à lui répondre ?

Il se murmura à lui-même cette phrase bien connue du roman de Peter Pan : « Je ne veux pas devenir adulte ». Il riait doucement en touchant son menton.

« On pourrait un de ces jours boire un verre et continuer cette discussion si tu veux », renchérit-elle amusée.

« Promis, dit-il avec un éclat de surprise dans les yeux, tu peux compter là-dessus ».

Ils se serrèrent amicalement dans les bras l'un de l'autre pour se souhaiter bonne route.

Le parfum et le halo de cette femme si belle après une journée intense de marche le perturbèrent.

Il retourna à sa voiture, il respira et mit le contact.

Une phrase lui percuta l'intellect : Un homme qui conte fleurette....

Fascination

Christine Quertinmont

« La joie est une condition pour aller vers le savoir ».

Vinciane DESPRET, *Philosophie Magazine*, novembre 2019.

Comment donc s'est-elle prise de passion pour la littérature ?
Comment est-elle entrée dans la fréquentation jubilatoire des mots ?

La première fois, c'était dans l'enfance, quand le grand-père adoré lui lisait des histoires.

Puis, elle a dévoré les livres.

Ensuite, elle s'en souvient, c'était au temps de l'adolescence, quand l'amour d'une matière scolaire se confond souvent avec l'amour pour le prof.

Celui-là, celle-là, s'était taillé une certaine réputation faite de notes impitoyables et de remarques cinglantes. La porte une fois franchie, elle faisait régner la peur en classe. Petite, trapue, plutôt large, musculeuse, toujours vêtue de jupes grises et de chandails assez sombres. Coupe de cheveux à la garçonne. Bracelets d'argent, qui tintaient au contact du bureau, sur l'estrade.

Trente-cinq ans peut-être, une allure assez masculine, assez troublante. Une voix grave, vraiment.

On ne savait rien d'elle, sauf qu'elle venait de Bruxelles, ce qui à l'époque l'auréolait de connaissance supérieure, d'élitisme intellectuel. Et brillante, elle l'était dans ses analyses et ses formulations.

On ne savait rien de ses proches. Son nom dévoilait son origine arménienne. Une étrangère donc, à la peau sombre, inaccessible.

On ne la voyait jamais rire, et sourire à peine. On ne lui adressait pas la parole en dehors des cours.



Comment un être aussi exigeant, aussi peu chaleureux, a-t-il pu fasciner l'adolescente au point qu'elle s'y identifie ? Elle a sans conteste constitué un repère stable pour la gosse de 14 ans pétrie d'incertitude et d'angoisse.

Sans doute portait-elle un appel de l'ailleurs, l'espoir de sortie d'un monde clos, une échappée vers la connaissance lumineuse. Elle lisait les écrivains de sa belle voix profonde, et chaleureuse alors, et les mots creusaient une percée dans l'imaginaire, donnaient sens à la vie elle-même. Une joie intense naissait de ces rencontres de papier.

Et c'était un drame pour l'adolescente, plongée dans une identification et un émoi amoureux inavouables : à la rentrée suivante, l'aurait-elle encore comme prof ?

Les années ont passé. Elle ne l'a jamais revue. Aujourd'hui, elle sent encore combien cet être, assez étrange, inaccessible et androgyne, a compté pour elle.

Confinés

François-Marie Gerard

31 mars, 1^{er}, 2 et 3 avril 2020

Le mal d'amour

Combien de temps Pauline tiendra-t-elle encore ? Bientôt 16 ans. Physique plutôt pas mal. Si j'étais pas son petit frère, j'essayerais bien de me placer. Mais c'est ma sœur et de plus, une emmerdeuse.

On dort dans la même chambre, avec juste une cloison qui nous sépare. Ce n'est pas avec le salaire d'infirmière de la mère qu'on pourrait s'offrir un trois chambres. Et comme mon père, il n'a pas de salaire, on peut encore moins.

Vingt jours maintenant que ça nous est tombé dessus : le confinement. Moi, je m'en fous un peu. Ça donne surtout « pas école » et les potes sont tous sur internet, on se marre bien avec nos jeux. Mais Pauline, c'est autre chose. Je ne sais pas combien de temps elle va tenir.

Elle est toujours beaucoup sortie avec ses copines. Toujours la première à faire la fête. Elles l'adorent toutes, je ne sais pas pourquoi. Jusqu'à présent, elle ne fréquentait que des meufs. Depuis deux mois, elle s'est entichée de Lucas, un beau gosse de 18 ans. C'est le grand frère d'Oscar, mon meilleur pote. J'm'entends bien avec lui, même s'il a quatre ans de plus que moi. C'est grâce à moi que Pauline l'a rencontré. Ou à cause de moi, plus vraisemblablement. Qu'importe.

Ils se sont rapprochés tout de suite. Quand je dis « rapprochés », c'est vraiment ça. Quand elle est rentrée à l'appart, ce dimanche-là, à l'air béat de Pauline, j'ai tout de suite compris qu'elle avait



trempé le biscuit. « Désormais une vraie femme... », dirait l'oncle Sylvain qui n'en rate pas une.

Puis, vlan, trois jours plus tard, patatras, confinement total ! Pauline a bien essayé de sortir, mais la daronne, elle a pas voulu. Ce furent les premières engueulades confinées entre elles.

Depuis, c'est recta dès qu'elles se voient. Bon, c'est pas trop souvent, la mère elle travaille. Avec des Covid-19, et ça n'a rien de marrant. Ça ne la met pas de bonne humeur. Pauline et elle, ça a toujours merdé. Alors, maintenant, c'est encore pis.

Je vois bien que Pauline bout de plus en plus. Elle ne sait plus quoi faire. Elle passe des heures sur *Messenger* ou *Instagram* avec ses gows. Je ne sais trop ce qu'elles se racontent, mais ça dure. Quand elles se parlent en direct, ce sont des « J'ai besoin de te voir, de te serrer, j'en peux plus d'être toute seule, et blablabla par ci et blablabla par là... ».

Il doit y avoir un *Messenger* spécial Lucas. J'aimerais bien le zieuter celui-là pour voir ce qu'ils se disent... et surtout ce qu'ils s'envoient comme photos. Je me demande bien jusqu'où ils vont. En tout cas, quand Pauline se cache sous ses draps avec son tél, à entendre les petits soupirs, moi, je sais bien ce qu'elle fait. Elle a bien raison d'ailleurs, ça la sauve à coup sûr. Mais si Maman savait, qu'est-ce que cela gueulerait !

Pourtant, ça ne suffit pas à Pauline. Je vois bien qu'elle crame de jour en jour. Elle n'en peut plus de ne pas voir Lucas. Elle commence à délirer, à clamer qu'elle va se barrer, à répéter sans arrêt qu'à son âge la vie est faite pour s'amuser et se marrer avec les copines. Elle n'ose pas parler de Lucas devant la mère qui n'est pas vraiment au courant. Mais je connais ma sœur et je vois bien qu'elle est au bout de sa vie, qu'elle est ravagée par un mal bien plus balèze encore que ce foutu coronavirus. Quand on aime comme elle aime, le mal d'amour, ça ne pardonne pas.

Ne compter que sur soi

Maman m'inquiète. Depuis le début du confinement, elle semble de plus en plus fatiguée. À l'hôpital, elle travaille avec des contaminés. Dès les premiers malades Covid-19, elle a décidé de respecter un confinement strict, y compris entre nous. Quand elle rentre du boulot, elle est éreintée. Je vois bien qu'elle voudrait nous prendre dans ses bras, comme elle le faisait avant. Mais là, pas question. Elle se fige, ne veut pas qu'on l'approche et s'enferme dans un personnage qu'elle n'est pas.

Cela a toujours été un peu tendu entre nous deux. C'est une sérieuse qui doit tout faire comme il faut sans aucun écart. Moi, c'est la fête qui m'intéresse. Dès que je peux m'éclater avec mes copines, je fonce !

Évidemment, le mercredi du confinement, quand j'ai voulu rejoindre les filles pour fêter ça, Maman s'est vite énervée, me disant que je ne savais pas ce que je faisais, que j'étais une sale égoïste, que je n'avais aucun respect pour elle...

Je suis partie dans ma chambre. Florian était dans sa partie, en train de jouer sur internet avec ses potes. Je ne sais pas s'il m'a vu entrer, je me suis jetée sur mon lit et je me suis enfouie sous la couette pour qu'il ne m'entende pas pleurer. Maman, ma Maman, pourquoi es-tu si dure avec moi ? Pourquoi me rejeter ?

J'aurais tant voulu pouvoir partager avec elle tout ce que je vis avec Lucas. Cette complicité permanente, ces fous rires immortels, cette tendresse pleine de respect, cette... cette explosion... Non, ça, je n'en parlerais pas à Maman, elle ne comprendrait pas.

En attendant, je la vois s'éteindre un peu plus de jour en jour. Avant, elle aimait faire un jeu de société après le dîner. C'était le seul moment où je la voyais rire. Elle était si heureuse de nous avoir tous les trois, Papa, Florian et moi. Le temps d'un jeu, on semblait une vraie famille. Nous étions toujours toutes les deux l'une à côté de l'autre. Elle me touchait souvent la main pour me soutenir. Je la serrais bien fort et, souvent, ça me faisait gagner !



Plus de mains, plus de bras, plus de contacts. Elle est devenue comme une étrangère, une locataire qui vivrait chez nous, sans être avec nous. Dès que je l'approche un peu, elle recule comme si j'étais pestiférée et m'enguirlande me disant que je n'ai toujours rien compris, que la situation est grave, qu'elle est peut-être contaminée et donc contagieuse, qu'il faut garder nos distances...

Elle rôle sans arrêt sur tous ceux qui ne respectent pas le confinement, qui se promènent main dans la main, qui méprisent les infirmières. Hier, lorsqu'elle faisait ses courses, au retour de son travail, une dame qu'elle connaît vaguement l'a apostrophée lui disant qu'elle n'avait pas le droit d'être là, que les infirmières ne pouvaient plus aller dans les magasins parce qu'elles sont toutes contagieuses!... Quand Maman nous a raconté cela, c'est elle qui était au bord des larmes. Je la voyais se retenir, surtout ne pas craquer devant ses enfants. J'en suis sûre, nous voulions toutes les deux nous serrer l'une contre l'autre. Mais voilà, la distanciation sociale !

Elle qui donnerait sa vie pour les autres découvre qu'elle ne peut pas compter sur eux, qu'elle ne peut désormais compter que sur elle. Et encore, pas beaucoup².

Compter les corps

Trente-sixième jour de confinement. Sans rien dire, mon Thibaut le supporte de moins en moins.

Ce n'est pas tant le fait de ne pas pouvoir sortir et de ne voir personne de l'extérieur. Cela, c'est presque son quotidien depuis... Depuis ce jour où mon comptable adoré a décidé sur un coup de tête de jeter son tablier et de laisser à leurs chiffres trafiqués ses clients n'ayant qu'une seule et unique préoccupation : gagner le maximum de fric. Comme il n'a

¹ https://www.rtbf.be/info/societe/detail_un-infirmier-expulse-par-ses-colocataires-a-schaerbeek-suite-au-coronavirus-ils-ont-change-la-serrure-le-soir-meme?id=10472841

² D'après Tristan Bernard

jamais beaucoup parlé, je ne l'avais pas vu venir. Je me souviens comme si c'était hier de ce matin, il y a un peu plus de trois ans, où je suis allée lui demander s'il allait sortir de son lit pour se rendre au boulot. Sa réponse fut cinglante : « Non, je ne travaille plus ». Quand je suis rentrée en fin de journée, il était encore couché...

Depuis lors, il se lève. Toujours après mon départ pour l'hôpital et celui des enfants pour l'école. Je ne sais pas ce qu'il fait exactement de ses journées. Pas grand-chose sans doute. Le soir, quand je rentre, le repas est prêt, le ménage est fait. Ce quotidien ménager, il l'assume. Pour le reste...

Maintenant, avec le confinement, Pauline et Florian restent toute la journée à la maison. Je crois qu'ils s'enferment dans leur chambre, chacun de son côté de la cloison. Pauline passe sans doute son temps à discuter sur *Messenger* avec ses copines et Florian à jouer sur internet avec ses copains. Mais ils sont là, tout le temps. Thibaut n'a plus l'appartement pour lui tout seul. Sa bulle est envahie. Il ne dit rien, comme d'habitude, mais je le sens tendu et crispé, prêt à se barrer une nouvelle fois pour quitter cette promiscuité.

Il faut dire que je ne l'aide pas beaucoup. Je l'oblige à dormir sur le clic-clac de notre pièce de vie. Les limites sont claires : personne ne peut m'approcher à moins d'1,50 mètre. Je ne sais pas si je suis contaminée, mais dans le doute, mieux vaut s'abstenir. Donc, pas de tendresse. Si depuis tout ce temps il y a quelque chose qui a permis à Thibaut de garder la tête hors de l'eau, ce sont nos nuits d'amour. C'est un amant merveilleux, attentionné, imaginatif. Il m'a permis de découvrir des plaisirs dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence. Si nos enfants savaient... J'espère qu'ils découvriront un jour les mêmes délices. Qui sait, notre Pauline adorée y est peut-être déjà ! En attendant, je sens que Thibaut *voudrait bien, mais j'peux point*. Si en plus il tombait malade, il ne tiendrait pas. Moi non plus.

Avant, nous aimions jouer un jeu de société après le dîner. Enfin, je veux dire Pauline et moi. Nos hommes jouaient plus



pour ne pas nous contredire. Aujourd'hui, cela me semble bien loin. Dès la fin du repas, Thibaut allume la TV pour suivre les informations, RTL, RTBF, LN24, tout y passe. C'est la seule chose qui semble l'intéresser. La plupart du temps, il regarde en silence. Parfois, il s'énerve sur les journalistes ou les politiques qui disent ou font n'importe quoi. Moi, je ne sais pas, je suis trop fatiguée, j'ai trop peur. Peur de perdre mon mari, mes enfants, mes amis... Je vais me coucher tôt, mais, tard dans la nuit, j'entends encore les voix feutrées de la télévision. Comme j'aimerais alors que Thibaut me rejoigne, me réconforte de ses caresses et illumine nos corps de notre amour.

Je sais que c'est ce qu'il désire aussi. Je sais aussi que son désir de vivre meurt, à chaque seconde un peu plus. Il finit par éteindre la télévision et se couche, seul. Je suis sûre qu'il écoute au casque une de ses chansons favorites, des Vulgaires Machins, *Compter les corps*³.

*Tout seul, j'veux pas mourir de honte
En petites miettes sur le seuil
Compter les corps qui tombent
J'veux pas rester tout seul*

Chacun d'eux

Ils sont tous les trois admirables. Malgré ce foutu confinement, ils gardent leur joie de vivre. Quel bonheur de les avoir. Florian, mon petit bonhomme, toujours prêt à rendre service. Il passe bien sûr pas mal de temps à jouer sur internet avec ses potes, mais c'est aussi lui qui passe l'aspirateur tous les jours, en n'oubliant aucun coin caché, tout en rappant : « Coronavirus, je t'aspire ; t'as beau essayer d'être le pire ; il t'avale mon aspirateur ; tu vas pas détruire mon bonheur... ». À table, malgré la tension, il continue à raconter de bonnes blagues, comme il l'a toujours fait. Grâce à lui, même s'il en sort des connues, nous rions de bon cœur. Tous les jours aussi, il vient s'asseoir à la table, sort ses livres d'école et fait des exercices. Je diminue le son de la télé pour ne pas le déranger. Il m'étonnera toujours.

³ <https://genius.com/Vulgaires-machins-compter-les-corps-lyrics>

Pauline aussi. C'est certainement pour elle que ce confinement est le plus dur. Déjà, elle ne peut plus voir ses amies alors qu'elles sont comme les doigts d'une main, inséparables. Leurs discussions *Messenger* ne doivent certainement pas remplacer leurs moments de délire, surtout qu'elles sont toutes très physiques, avec un grand besoin de contacts. Sans parler de son amoureux, Lucas. Quelle idée de tomber amoureuse juste avant un confinement ! Total manque de prévoyance ! Pire que Maggie De Block ! Hier soir, Pauline est venue se blottir contre moi. Elle a toujours aimé le faire. Dans ces moments-là, on ne se dit pas grand-chose. J'ai senti son besoin, je lui ai demandé : « Tu as des nouvelles de Lucas ? ». Sans rien dire, elle m'a serré un peu plus. S'abandonnant dans mes bras de père, ses yeux ont perdu quelques larmes... Quand elle s'est relevée, elle m'a souri : « Merci, Papa » !

Odile aimerait, je crois, en faire autant... se blottir dans mes bras. Nos moments de tendresse ont toujours été un ciment de notre couple, même et surtout quand la vie est plus difficile. Sans ses étreintes passionnées, je n'aurais jamais tenu le coup, il y a trois ans, quand j'ai tout plaqué. Cela fait juste un mois qu'en rentrant de l'hôpital, après m'avoir dit avoir soigné un premier patient Covid-19, elle a ajouté – la détresse dans le regard – que nous ne pouvions plus nous toucher, qu'il fallait que je dorme dans le clic-clac... Depuis lors, elle respecte parfaitement et avec froideur cette distanciation, même si ça ne sert sans doute à rien. Il n'y a que les textos qu'elle m'envoie pour savoir qu'elle n'a pas perdu sa chaleur. Vivement la fin du confinement...

Odile est crevée. Quand elle revient de sa journée à l'hôpital, elle n'en peut plus. Florian est toujours le premier à l'accueillir. Il lui propose un apéro et fait son numéro de clown pour la faire rire. Pauline sort un jeu, elles font deux ou trois parties. Pauline laisse visiblement sa mère en gagner l'une ou l'autre. Odile s'efforce de sourire, elle questionne les enfants sur leur journée. Parfois, elle se fâche un peu sur Pauline qui n'en fait pas assez selon elle... Ça pourrait dégénérer, mais elles finissent toutes les deux par s'envoyer un bisou volant.

Vraiment, ces trois-là sont le bien le plus précieux que je pourrais posséder. Sans l'air d'y toucher, je sens combien ils sont attentifs à chaque membre de notre cellule. Chaque geste et chaque regard montrent leur amour, même si ça gueule parfois. Il y a longtemps que j'ai appris à ne pas compter sur les autres. Dans ce confinement nauséabond, dans ce minuscule appartement, alors qu'à tout moment tout pourrait partir en vrille, j'apprends – je réapprends humblement – que si je ne peux plus compter sur personne, il me reste chacun d'eux, ma famille.



Confinement jour 15, printemps jour 10

Christine Quertinmont

Nancy Huston, dans 28 minutes, sur Arte lit des extraits d'Etty Hillesum : « Beaucoup de gens, des femmes surtout, puisent leur force chez un autre au lieu de les prendre dans la vie. »

« Un poème de Rilke est aussi important qu'un garçon qui tombe d'un avion (...) C'est la réalité du monde. »

« Accepter l'existence en soi de tous les sentiments, la possibilité en soi de toutes les humeurs. »

J'entends résonner les mots de cette femme, morte à Auschwitz en 43, à 29 ans. Son acceptation de la réalité et sa joie me bouleversent.

Gestes du quotidien, sensations, émotions éphémères et contradictoires. La vie n'est pas confinée !

Rire aux éclats à cette blague, reçue sur WhatsApp : « J'ai sonné à ma porte, cela m'a fait un bien fou. » / Se dire qu'on n'a pas de sonnette... mais que la porte des ressources intérieures est ouverte.

Comme à chaque printemps, marcher dans la forêt entre les délicates anémones sylvies. / Regarder le coucher de soleil comme si on n'en avait jamais vu.

Caresser le chien avec toute la tendresse du monde. / Le remercier encore d'être là.

S'arrêter devant les étoiles blanches du magnolia. / Pressentir qu'elles vont geler la nuit suivante.

Boire un café lentement, à petites gorgées dans la lumière du matin. / Ressentir une pression sourde, un danger insaisissable dans les nuages, qui tient la terre entière sous sa coupe.

S'émerveiller de l'invention de la radio. / Ne pas savoir quoi faire

pour apporter son aide.

Rire à gorge déployée au téléphone. / Se promettre de ne plus écouter les informations que deux fois par jour.

Sentir, sentir la vie, la joie en soi. / Fuir comme un virus ceux qui vous tirent vers le bas.

Se sentir reliée à l'humanité entière. / Haïr ceux qui se débarrassent de leurs animaux par peur de la contamination.

Téléphoner à deux personnes par jour. / Avoir peur d'oublier le son de sa propre voix.

Fuir les magasins et leurs files. / Rentrer sans avoir fait de courses.

Parler fort à distance des voisins dans la rue. / Être hallucinée par le chiffre de 107 messages d'attente dans un groupe WhatsApp.

Prendre le temps plus encore, le perdre, jouir de ne rien faire. / Organiser sa journée avec un horaire digne d'un pensionnat.

Être face à sa propre mort, virus ou pas. / Mesurer les privilèges de sa situation.

Accepter d'être un « senior » fragilisé. / Voir un reportage sur de « vrais vieux » qui chantent dans une maison de retraite. / Se dire qu'on a de l'avenir.

Se rendre compte qu'on est deux dans la rue pour applaudir à 20 heures et que l'écho sur la colline n'est pas vraiment satisfaisant. / Y renoncer, avoir les larmes aux yeux en entendant les applaudissements à la TV.

Être délivrée de la multitude des choix possibles. / Hésiter quand même entre la relecture de La Peste, de L'Amour au Temps du Choléra et de Robinson Crusoé.

S'inquiéter pour des amis. / Leur envoyer des vitamines C par la poste. / Se retrouver dans le bureau et accomplir une gestuelle improbable pour tirer la porte sans mettre la main sur la poignée.

Vouloir arracher le plancher de la cuisine (à remplacer) pour se défouler. / Se dire que la procrastination a du bon surtout si on

manque de clous.

Craindre que l'enfant du voisin ne contamine le pelage du chien
en le caressant. / Se dire qu'on devient dingue !

Se sentir bien dans un cocon. / Ne pas être certaine d'en sortir
en papillon dans ... semaines.





Laissé pour compte

Philippe d'Huart

1^{er} avril 2020

Nathalie se rend compte avec effroi de l'isolement qu'elle vit au sein de son couple confiné suite au coronavirus et les décisions sanitaires de confinement.

Marc sent chez elle une sorte de résilience, d'abandon de soi devant l'évidence : elle ne l'aime plus. Le confinement est toxique.

Un sentiment de gêne envahit Marc. L'horreur de l'échec, après 18 jours de confinement !

Posément, il lui demande de se regarder dans le miroir.

« Que vois-tu ? », lui demande-t-il alors.

« Une femme confinée dans sa détresse », répond-elle.

Marc propose à Nathalie de fermer ses yeux, d'écouter la respiration de son cœur à elle et de lui faire part de l'émotion qui la traverse.

« Colère ! », crie-t-elle, les poings serrés, le teint rouge vif.

« Tu peux y mettre un sens plus précis ? », dit-il ému.

« Je suis remplie de blessures et je manque de reconnaissance », exulte-t-elle.

Ses petites mains sont prêtes à frapper.

Marc se met alors à chanter une mélodie avec force et tendresse. Sa voix résonne dans toute la pièce et il se met à danser. Nathalie reste bouche bée.

« Mais tu ne dances jamais d'habitude ? », dit-elle.

« Et je ne te vois jamais chanter de la sorte ! »



Au fur et à mesure que Nathalie parle, la danse et la gestuelle de Marc s'amplifient tel un écho, un miroir à multiples facettes : joie, tristesse, colère... Toutes les formes d'émotions y passent. La voix de Marc est mélodieuse et forte. Son mouvement corporel est d'une fluidité étonnante.

Nathalie lui somme alors d'arrêter ce cinéma. Elle a quelque chose d'important à lui dire.

Marc s'arrête donc de danser en recentrant son énergie sur son essence de vie.

« Je ne t'aime plus, je te quitte.

- Me quitter ? Ce n'est pas possible.

- Pourquoi ? »

Marc s'approche d'elle délicatement et lui dit doucement :
« Nous sommes confinés par décision du Gouvernement Provisoire en Urgence (GPU) jusqu'au moins le 19 avril. Ce n'est pas un Poisson d'avril. Commence à décompter ! »

Mourir au temps du corona ¹

Isabelle De Vriendt

Six. Ils ne peuvent être que six pour accompagner son père et l'honorer.

Six à réinventer le grand Adieu, le partage des larmes, sans accolades ni embrassades, les corps désespérément distants, la peau en éveil jamais réchauffée.

Sale temps pour mourir.

Il repense aux funérailles de Colombe. L'église était pleine à craquer. Les discours, les fleurs, les dessins racontaient une foison de Colombe. Il y avait de la joie dans cet adieu : chacun mesurait sa chance de l'avoir connue, Colombe. C'était bon de se réunir, pour elle et autour d'elle, dans cet hommage aux mille mercis.

C'était le 15 février 2020. Un mois avant le bouleversement de notre monde. Assez pour garder intactes les mémoires.

Aujourd'hui, il se dit que ce temps était béni ; Colombe avait pu mourir entourée des siens et être fêtée comme jamais, lumière et bourrasques vers le ciel.

Aujourd'hui, les nuages se sont en allés, la terre est baignée de soleil. La nature, en effervescence.

Aujourd'hui, dans les villes, le silence, brisé par les sirènes.

Aujourd'hui, on meurt, seul.

¹ Les trois premières semaines de la période du confinement, en Belgique, les funérailles pouvaient rassembler au maximum six personnes. Ensuite, ce chiffre est passé à quinze.

Terrible injonction d'abandonner les êtres qu'on aime dans leur souffrance.

Il a obéi. Incapable d'entendre les mots que son père n'a pas pu lui dire, il a été contraint de taire ceux qu'il aurait voulu déposer.

Aujourd'hui, son père fait partie des chiffres.

Lui, il pleure sa mort, mais aussi, peut-être surtout, sa toute dernière solitude.

Il n'écouterà plus ces bilans quotidiens qui réduisent les vies pour lesquelles on se bat à des statistiques et à des courbes.

Six. Il pleure déjà ces funérailles vides de monde.

Il pense aux clochards, qui, de tout temps, vivent ces solitudes. Il se sent proche d'eux, tout à coup. Quelle solitude ils doivent vivre, à l'approche de la mort ! Quelle solitude ils vivent, aujourd'hui !

Aujourd'hui, c'est Vendredi saint. Jésus, lui aussi, était seul à sa mort. Moqué des soldats. Il a été mis, nu, au tombeau, recouvert d'un linceul.

Il revient à son père. À l'annonce de sa mort, on lui a expliqué. Il ne pourrait plus le voir. Le cercueil est scellé, déjà. Dedans, le corps, nu. « Votre père sera incinéré. » C'était une information, pas une question.

Six. Ses enfants – comme il sera heureux de les revoir ! – et qui encore ? Les plus grands de ses petits-enfants ? Pourquoi les plus grands ? Et les amis de son père ? Et le frère de son père ?

Six. Il pense déjà à la cérémonie. Le ton obséquieux de l'officiant, eux six au premier rang devant le cercueil, le cœur brisé de

solitude. Les yeux pleins de larmes, ils se prépareront à raconter ce jour à ceux, celles, qui seraient venus, s'il n'y avait pas eu...

Il ne veut plus penser. Il n'en peut plus.



Cœur en cœur entre confiné(e)s

Guy Van Deursen

Confiné devant son ordinateur qui lui renvoie le chiffre du jour, Jacques, président-directeur général d'une grande chaîne alimentaire belge, compte ses bénéfices. Il se réjouit des chiffres qui sont en hausse depuis trois semaines et des graphiques qui ressemblent étrangement à ceux obtenus au moment des fêtes. Pour lui, les conséquences du confinement sont un peu Noël... à Pâques. Il rêve d'une courbe ascensionnelle lente et progressive qui ne s'arrêterait jamais, pas comme celle de la prolifération du Covid-19 qui s'essouffle déjà après trois semaines de confinement. Il compte ses sous et l'homme d'affaires imagine déjà ce qu'il en fera.

Mais Jacques n'est pas seulement un homme d'affaires, c'est aussi un homme de cœur. Il se rend bien compte de la chance qu'il a de pouvoir télétravailler chez lui dans sa belle villa. De son bureau qui donne sur le jardin superbement entretenu, il observe longuement le printemps qui a pointé ses premiers bourgeons ainsi qu'une mésange bleue qui a fait son nid à deux pas de sa fenêtre. Mais il ne peut s'empêcher de penser aux conditions très dures dans lesquelles travaille son personnel. Depuis qu'il est allé voir « Le Noël de Monsieur Scrooge » au Théâtre du Parc, il n'est plus le même. Et le confinement actuel lui a permis de revoir son affaire avec un œil complètement différent. Il a donc décidé d'organiser une « visioconférence » avec les représentants syndicaux et les gérants de son groupe avec comme objectif l'amélioration des conditions de travail. Il a bien l'intention de remercier son personnel plus chaleureusement que d'habitude et de l'encourager en lui offrant de belles compensations salariales, des horaires plus allégés et de meilleures protections contre ce virus qui le hante de plus en plus. Il songe particulièrement au personnel qui est en contact direct avec la clientèle : les caissières, les réassortisseuses et le



personnel d'accueil. Non, décidément, Jacques ne voit plus les choses de la même façon ! Il va même jusqu'à remercier la Vie de lui avoir ouvert les yeux et le cœur. Et c'est ce qui compte le plus aujourd'hui dans sa vie. Il écrit donc une lettre à tous les employés de sa chaîne alimentaire en commençant par :

2 avril 2020,

Mes chers collègues,

Si je vous écris cette lettre...

Sandrine est caissière et réassortisseuse dans le même magasin. Elle est en contact permanent avec « l'aimable clientèle ». Depuis la crise, elle a le sentiment de ne plus respirer, écrasée par des horaires qui ne lui donnent plus le temps de souffler et découragée par l'agressivité de certains clients qui arrivent à la caisse frustrés de ne pas avoir pu acheter tout ce qu'ils pensaient. Le gérant sait qu'il peut compter sur Sandrine pour remplacer certaines collègues défaillantes ou d'autres qui sont au bout du rouleau. Il le sait et il n'en abuse pas. Aujourd'hui, il lui a néanmoins demandé de remplacer, au pied levé, une amie caissière qui venait de se faire insulter par une « aimable » cliente qui « était très pressée, parce qu'elle avait, elle, beaucoup de responsabilités et que le temps comptait et qu'elle n'avait pas le temps de chômer, elle, ni d'être en grève. Et d'ailleurs, comment était-ce possible, en ce moment, ne fût-ce que d'évoquer le mot grève ? » Hier, Sandrine s'était mise au réassortiment avec une autre collègue, avant-hier à la réception. Et tout cela, sans masque ! Son seul masque, le sourire ! En agissant de la sorte, en se donnant à fond dans ce qu'elle fait, elle a le sentiment de rester en vie, de « se remplir de vie » comme le conseille E. E. Schmitt¹. Chaque fois qu'une cliente la remercie de travailler, son cœur se remplit de reconnaissance et de générosité humaine et elle oublie tout le reste en lui adressant un « Avec grand plaisir, Madame ! ». Sandrine, à ce moment précis, se sent reconnue

¹ Émission radio Vivacité, Le 6/9, 1er avril 2020.

dans son travail, un peu comme si elle était, pour un instant, l'héroïne du jour. Le soir, quand elle rentre chez elle, confinée dans son petit flat, elle se calfeutre et lit un roman. Parfois, si elle a encore du crédit et qu'il n'est pas trop tard parce qu'elle a fait l'horaire du soir, elle téléphone à une amie. Le matin, elle ne songe même pas à aller au parc se promener, ce n'est vraiment pas le moment de tomber malade, car les autres comptent sur elle.

Ce 2 avril 2020, épuisée comme tous les soirs, Sandrine rentre chez elle, écoute une fois de plus « Le déserteur » de Boris Vian et, bien décidée de parler de sa vie quotidienne, écrit une lettre à Jacques...

2 avril 2020,

Monsieur le Président,

Je vous fais une lettre que vous lirez peut-être, si vous avez le temps...





Nethen, printemps jour 3

Christine Quertinmont

Chers humains qui si loin, si près vivez,

En ce temps de repli forcé, je m'inquiète pour la santé de nos neurones, de notre optimisme et de notre ouverture d'esprit.

Aussi, je vous incite à goûter pleinement à ce printemps que nous avons tant attendu à travers vents déchainés, pluies continues et grisaille persistante.

J'exprime toute ma gratitude au magnolia qui une fois encore explose en étoiles blanches, aux jonquilles qui d'année en année descendent de la colline pour rapprocher de la maison leurs pépites d'or.

Je ressens le privilège de partager le territoire des mésanges, rouges-gorges, pinsons et sittelles. La nuit, les chouettes s'y invitent.

Leurs chants me comblent.

Un profond émerveillement me saisit devant cette vie saisonnière, écrin à la nôtre, si précieuse et fragile l'une et l'autre, même si nous l'oublions.

Par ailleurs, je reste sans voix devant la disparition des Syriens de la carte du monde. L'île de Lesbos semble, elle, retournée à l'Antiquité grecque et les migrants ont dû migrer vers une autre planète, désespérés par la fermeture de l'Europe.

Enfin, maintenant, si les frontières se ferment, il y a une bonne raison de le faire ! Les malades, c'est plus dangereux encore que les candidats réfugiés !

Heureusement, de temps à autre, nous recevons quelque nouvelle de la nature, qui, elle, se porte bien : les poissons reviennent dans l'eau purifiée des canaux de Venise, la qualité de l'air frise l'excellence. On entend même le chant des oiseaux en ville !



Ainsi faut-il que l'espèce humaine soit menacée d'anéantissement pour que la Terre enfin respire !

Je suis consciente plus encore aujourd'hui des conditions de vie dont nous jouissons ici, dans notre florissant Brabant wallon.

Confinés dans de spacieux espaces nichés dans la nature, nous ne pouvons que regarder de loin avec horreur la menace de pandémie en Inde et en Afrique.

Je nous invite donc, pendant qu'un même nuage menaçant nous couvre dans notre isolement, qu'une même oppression diffuse pèse sur nous, à ressentir combien il est stupéfiant d'être là, simplement.

Cette vie personnelle, imbriquée à celle des autres humains, indissociable des autres mondes – animaux, forêts, lacs, rivières, mers et montagnes, merveilleuses réalités –, je sens que nous en mesurons plus encore l'impermanence. Et le potentiel créatif, joyeux, aimant.

Que tout aille bien pour vous et ceux qui vous sont proches.

Christine

Les chiffres qui comptent, à l'ère du corona...

Bernard Lemal

Les chiffres qui font rêver ...

C'est fabuleux, les chiffres, presque autant que les humains ! Il suffit de regarder le nombre Pi, rapport entre la circonférence d'un cercle et son diamètre. Daniel Tammet, atteint du « syndrome du savant » peut en réciter de mémoire... 22 515 chiffres, pendant plus de cinq heures !

Petit, les chiffres et le calcul me faisaient rêver. Je me souviens avoir osé demander à mon grand-père, un des premiers compteurs que j'ai connus avec mon père, s'il était millionnaire. Il me répondit qu'il n'était même pas... centenaire !

Gérer des chiffres, c'est tout de même plus simple que gérer des humains... Ils n'ont pas d'états d'âme, les chiffres : ils permettent d'objectiver, mesurer, quantifier, additionner, comparer, comptabiliser, dénombrer, encoder, multiplier, créditer, diviser, facturer, régler, débiter, éplucher, et même décompter !

... mais pas toujours

Avec les chiffres, ils font des courbes, comme pour le coronavirus, montrant l'évolution des décès et des hospitalisations. Les compteurs nous racontent une histoire, par exemple celle de la pandémie. Elle commence par une croissance exponentielle, qui nous explose à la figure. Alors, on confine. On voudrait tant que la courbe s'aplatisse ! Ça s'appelle un palier, ou une asymptote. C'est bon pour les asymptomatiques. Ils ont tous les trucs pour calmer nos angoisses... Par exemple, mettre une échelle logarithmique sur l'axe vertical. C'est magique : la courbe exponentielle se transforme en droite. Ça fait moins peur... Et puis, pour montrer que les choses s'améliorent, ils sortent une autre courbe de leur chapeau : celle qui illustre l'évolution du temps de doublement du nombre



d'hospitalisations journalières. Faut s'accrocher un peu, mais ça marche : on voit que ce temps augmente et on se réjouit. Après un mois de confinement, on aperçoit le pic pandémique, comme le grimpeur en vue du sommet, espérant ne pas être trompé par un mirage au sortir d'un virage. Puis, le pic franchi, ils déconfinent, et c'est la descente qu'on craint, parce qu'elle augure d'un second pic : l'enfer...

Quant aux indicateurs chiffrés ...

Les indicateurs, ce ne sont pas que les nombres de contaminés : c'est aussi PISA, le PIB, le critère de Maastricht, la température moyenne du globe, le taux de chômage ou d'alphabétisation, l'indice des prix à la consommation, etc.

Ce ne sont que des chiffres, produits par des humains, des instruments ou des algorithmes. Mais un indicateur, c'est parfois un flic. Il vous espionne, et évalue votre performance, par rapport à la norme ou aux résultats attendus.

... ils servent aux gestionnaires

Les indicateurs permettent aux décideurs de regarder sur un écran des tableaux et des courbes. Les points qu'ils suivent depuis leur tour d'ivoire, ce sont leurs employés, des malades, des services ou des écoles. Chacun, ou chaque entité, se retrouve sur un graphique, comparé aux meilleurs, qui deviennent la référence, puisque c'est l'excellence qu'on vise. Et quand ils n'ont pas de chiffres, ils font des sondages ou des simulations. Au pays des chiffres, les échantillons et les algorithmes sont rois. Ils décrivent même la réalité avant qu'elle ne se produise. Et puis, c'est si facile de se construire une image simple, derrière son écran à regarder des chiffres : c'est bon ou mauvais, ça passe ou ça casse, ça croît, décroît ou plafonne. Mais que se passe-t-il sur le terrain, là où le bon peuple vit, ou survit sous le poids des chiffres, ou de la maladie ?

Grâce aux indicateurs, ils pilotent le réel à distance, regardant le monde par leur fenêtre virtuelle. Les indices ont remplacé l'index du leader, qui montrait la direction à prendre et donnait

un sens, dans une relation de proximité basée sur la confiance. On ne fait plus confiance qu'aux chiffres. Le digital a remplacé le doigt et son horizon est celui de la souris, accrochée à l'ordinateur. Le sujet n'est plus qu'objet d'analyse chiffrée.

Ils peuvent tuer, les indicateurs ...

Parfois, les chiffres tuent autant que le covid, quand ils s'affichent en rouge sur un écran. S'ils ne correspondent pas à la norme attendue ou aux objectifs de performance, c'est un employé qui sera viré, une ligne de production fermée, ou des soins intensifs qui saturent.

Le décideur est protégé, parce que la distance élimine l'impact émotionnel. Mais il ne s'agit pas d'une distance sociale... On connaissait l'effet papillon, produisant par un battement d'ailes un ouragan à l'autre bout du monde. On l'a remplacé par l'effet souris : un clic suffit à placer un employé dans l'œil du cyclone, ou à déclencher un séisme social, quand il ne tue pas, comme pour les drones. L'animal est moins sympathique que le papillon, car derrière la souris se cache parfois, dans la jungle des chiffres, un loup pour l'homme...

... quand les chiffres l'emportent sur l'humain

Ébloui par les courbes et les rendements à deux chiffres, l'homme moderne a perdu de vue la réalité, jusqu'à se mettre le doigt dans l'œil, et vous le mettre... ailleurs ! Quand les hommes ne font plus que des comptes, ces derniers parfois les défont, et la victoire des chiffres marque la défaite de l'humain. Car l'imaginaire des contes élargit et enrichit la vie. Celui des comptes, réducteur, l'appauvrit de façon insidieuse : les indicateurs avancent comme un cheval de Troie qui danse sur les écrans et colonise nos têtes.

Pour que ça fonctionne, il faut évidemment faire du « reporting » : une infirmière doit encoder chaque acte dans l'ordinateur, pour lui donner une existence dans le monde des chiffres, en espérant récolter ainsi la reconnaissance des chefs. Ceux-ci peuvent dès lors mesurer sa productivité et calculer ce que

coûtent ses soins. Car le temps, c'est de l'argent, et la valeur qui compte, c'est celle des chiffres, pas celle de l'humain dont on prend soin. Et puis, c'est sécurisant, l'ordinateur : les humains et les organisations ont des failles, lui n'en a pas. Et tant pis si l'infirmière trinque. Ou crève, couronnée par le virus.

Les chiffres, on peut les changer ...

Alors, comme les chiffres comptent plus que les humains, ce sont les indicateurs qui deviennent objet de soin, et l'on en vient à travestir les chiffres pour refléter l'image attendue. Les employés, mesurés sur le nombre de dossiers qu'ils traitent, les répartissent en sous-dossiers, pour multiplier leur productivité. Et quand le taux de chômage dépasse la moyenne des pays voisins, on exclut certains chômeurs. Pour contrôler l'indice des prix, on sort les produits pétroliers de la liste des produits de référence. Trop de décès covid ? On retire les morts suspects mais non testés. Le tour est joué !

La finalité n'est plus le réel, mais les indicateurs dont on devient esclave, quitte à rater la cible réelle au profit d'une illusion. Les responsables tournent alors en rond sans perspective ni vision, les yeux rivés sur les courbes ou le mouvement erratique d'une aiguille de boussole qui a perdu le nord. Démagnétisée, parce que déshumanisée... Lorsque, par un renversement pervers, l'humain devient un instrument au service des chiffres, ou sert à « faire du chiffre », il perd son âme, et se laisse dicter sa loi par les courbes.

... et ils épuisent

On connaît les ingrédients du burn-out : stress, manque de reconnaissance, perte de sens et recherche de perfection, ou du zéro défaut. Au centre de ce carré se trouvent les indicateurs, qui placent des écrans entre les humains, et les renvoient à la solitude existentielle qui les consume. Les chiffres crament les hommes qui comptent, et les font craquer. Ils constituent le carburant du burn-out. En s'attachant aux chiffres, c'est la relation humaine qu'ils brûlent et leur être qu'ils étouffent. À



l'heure de la pandémie, les infirmières échappent au burn-out. Sans doute parce qu'en sauvant des vies, fût-ce au péril de la leur, elles retrouvent un sens à leur travail, et expérimentent la force du lien entre les humains, au-delà des chiffres...

Il n'empêche : quand ce sont les chiffres qui comptent, c'est souvent l'humain qui paie l'addition.



Conte à dormir debout

François-Marie Gerard

Il est 6 heures. J'ai passé la nuit à dénombrer les moutons. Mon réveil sonne, avec une heure d'avance. J'ai dû mal le régler. Je sens une journée à apurer au plus vite.

Tant pis, j'extrait tant bien que mal mes racines du lit carré.

Je m'arrête au marché. La maraîchère me vend ses salades, treize à la douzaine. Son mari se plaint de la baisse de rendement, prêt à m'envoyer la facture. Comme si diviser les frais allait changer quelque chose.

« Il y a un peu plus, ça va comme ça ? », susurre le boucher d'une voix suave, sans me laisser la moindre seconde pour réagir.

Je me retrouve happé par mon caviste préféré qui liquide un fameux millésime. Je me résous à un achat.

J'opère quelques autres menues dépenses, sans parvenir à les chiffrer. Mon banquier devra certainement relever mon crédit.

Je m'enfuis avec empressement. Un policier me colle pour excès de vitesse. Il est prêt à réduire l'ardoise si je vais à confesse. Le curé m'impose Trois *Notre-Père*, deux *Je vous salue Marie* et un *N'oubliez pas l'obole*.

Je n'en peux plus. Je croise des enfants qui jouent *Un, deux, trois, piano*. Je leur propose une partie : ils perdent tous. Le dernier, repéré au dernier instant, éclate de rire : « De toute façon, c'était pour du beurre, ça ne compte pas ! »

« Papa, papa, réveille-toi, il est 7 heures et quart, on va être en retard et j'ai interro de math ! »



Alpha, Bêta...

Stéphane Simon

Un groupe de gorilles égarés s'égaya
à travers l'étroite entrée de la grande aula.
Leurs costards bleus et noirs leur donnaient un air fat.
Craignant une agression, ils formaient l'armada,
la horde des gardes autour du mâle alpha¹.

Comme un géant, un éléphant, il s'avança.
Son étrange crinière orange ébouriffa
la foule des reporters avec leurs caméras.
Des fariboles, des balivernes, il éructa,
et ne vit rien de l'attentat, ce gros bêta.

Une enfant seule se tenait dans un coin, là-bas.
Elle avait tout quitté pour sauver le climat
et menait son combat comme une longue saga.
Soudain son œil d'acier cingla le potentat
et en silence le tua. Sacrée Greta.

1 Pour que nul ne confonde :
l'on parle bien ici d'un ponte
dont on ne compte pas les contes
ni ne conte les comptes.



Camille Claudel

Jessy Ketels

Quand l'argile devient tragique ou grimaçant
Quand de ton écorché, tu chasses le néant
Quand du Geyn, tu surgis Poète
Quand tes mains deviennent une fête

Et mouvante comme une valse
Comme Clotho face à Persée
Ton père sait l'autre face
Celle d'une traversée

La folie rode comme un chemin
Et Rodin s'émeut dans ton écrin
Il n'est pas de marbre face à ton génie, Camille

Tu n'es pas femme d'un soir
Et nous reviens tard dans l'Histoire
Comme une épopée
Il faudrait bien Homère pour te raconter

Pour un flirt aux confins du Réel
Quand du vide tressaillent tes ailes
S'embrasent tes moires
Et creusent nos brouillards

Tu cherches l'asile
Dans ton époque d'apparat
Et l'on te force à l'asile
Un p'tit coin de débarras

Un tumulus, un tumulte
Au cœur de ton enfance
Une mère qui ne sent pas en elle les flots de l'existence



Quand le délire devient message
Quand la Terre offre un passage
Quand la création est une condition
Quand enfin j'ose ma chanson



Au gré de la plume > Les auteur·trice·s

Mais qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

Isabelle De Vriendt

Isabelle aime créer du lien et favoriser les rencontres ; elle aime aussi se mettre en projet, pour mieux s'ancrer dans l'ici et maintenant, partir de là où elle est et teinter la réalité de ses couleurs et de ses mots, attentive à ce que les autres lui renvoient. Plus qu'un programme, une philosophie, qu'elle s'emploie à questionner, là où elle passe.

Philippe d'Huart

Prête-plume pour d'aucuns, écrivain public à l'occasion pour d'autres, Philippe a gardé de son expérience de vie et de ses études le goût de l'écriture. Il apprécie l'humour et les bons mots. Depuis peu, il s'essaie au roman ou à la création d'articles à thèmes. Cet exercice-ci fut pour lui une véritable découverte emplie d'authenticité et de partage avec des comparses qui comptent pour lui.

François-Marie Gerard

Depuis qu'il a obtenu son certificat d'études primaires, François-Marie écrit : des lettres, de la poésie, des chansons, des essais, des manuels scolaires, des articles et des ouvrages psychopédagogiques, des billets de blogs, des nouvelles, des romans chorals... Un de ses rêves : décrocher son certificat d'écritures fondamentales.

Jessy Ketels

Quand Jessy écrit, elle respire, elle danse avec le vent. Elle ouvre portes et fenêtres au jaillissement de la vie. Elle aime surtout la poésie et la chanson. Explorer d'autres sens, d'autres sons : des chemins de traverse qui lui ouvrent un horizon. Depuis peu, l'image s'est invitée dans son travail créatif, collages et peinture donnent un nouvel élan à sa plume.

Bernard Lemal

Dans sa vie, Bernard a longtemps cherché des chiffres, et il a trouvé les lettres. Il aime l'écriture, qui l'aide à structurer sa pensée foisonnante... Je pense, donc j'écris. Il aime ciseler son ouvrage, cent fois sur le métier, comme le sculpteur taille la pierre brute, ou le boulanger pétrit la pâte. Avec des mains de chair caressant la souris et pianotant sur le clavier. La vie est grave, et le monde trop dur pour lui, alors il y met du jeu, avec ses mots, son air de clown et de poète... Et il rêve en regardant son œuvre de plume s'envoler légère au gré de ses envies. À la fois incarnée et aérienne.

Christine Quertinmont

Christine aime les livres depuis l'enfance. De formation littéraire, elle a mis longtemps les mots entre parenthèses pour se consacrer au mouvement, au yoga, à la méditation. Elle y revient aujourd'hui dans un usage au plus près du ressenti corporel, du silence et du jeu.

Stéphane Simon

L'auteur d'« Alpha-Bêta » rêve encore d'un monde meilleur pour ses enfants. Face aux systèmes qui détruisent l'être l'humain, il

prend le parti des sans-nom, de ceux qui ne comptent apparemment pas. Quand parfois des victimes sont identifiées, il leur érige un monument et grave leurs noms dans sa mémoire : Semira Adamu, Yaguine et Fodé, Elan Kurdi, Mawda Shawri... Quand David parvient à abattre Goliath, quand Greta Thunberg défie Donald Trump, il exulte de joie !

Isabelle Slinckx

De son premier métier d'interprète, Isabelle a gardé l'amour du mot juste, celui qui exprime au plus près le ressenti et le sens. Même si les mots sont insuffisants pour exprimer le tourbillon des pensées. Leur subjectivité lui plaît néanmoins : d'un même texte, chacun créera son propre monde. Les livres lui sont précieux, chargés de connaissances parfois, d'une bienvenue évasion du monde d'autres fois. Son écriture, Isabelle la sait marquée par un humour décalé, souvent noir mais, elle l'espère, aussi par une grande tendresse pour l'humain.

Guy Van Deursen

Écrire pour Guy est un besoin, une passion, une échappatoire depuis qu'il a 15 ans. Le porte-plume est pour lui un objet sensuel. Il aime l'entendre glisser sur le papier, le regarder, le toucher, le faire valser sur le vélin au gré de son imagination. Lorsqu'il écrit, l'encre distille les mots de son âme et le papier vierge se gonfle de vie comme le ventre d'une femme enceinte. Il emporte toujours son porte-plume qui ancre ses pensées dans le papier, un peu comme un arbre prend racine dans la terre qui le nourrit.



Collectif Au gré de la plume > Le parcours d'écriture

« Ces hommes qui comptent »... Le thème s'imposa à nous, le 11 octobre dernier. C'était le « monde d'avant », et nous n'étions encore ni confiné·e·s, ni contaminé·e·s par le comptage, qui nous pousserait à suivre en temps réel les indicateurs de la pandémie, le regard anxieux scrutant chaque JT. Nous étions, sans le savoir, pré-confiné·e·s et prêt·e·s pour le confinement.

Le thème était ouvert à souhait, même s'il pouvait paraître réducteur, ayant pour sujet les hommes – le débat a surtout porté sur la minuscule ou la majuscule du « h » –, et pour verbe le mot « compter ». Lors de notre dixième rencontre, le 8 juin 2020, nous l'avons encore ramassé et réduit à sa plus simple expression, en le ponctuant d'une interrogation philosophique : « qui compte ? ».

Entre les deux dates, huit rencontres et autant de mois de gestation, dont trois au cours desquels un petit être insignifiant, poétiquement baptisé Covid-19, a marqué de son empreinte indélébile les humains que nous sommes. Il aura fertilisé notre quête, car cette traversée du désert nous aura permis d'accoucher de 26 textes, et de naître au « monde d'après », en explorant toutes les variations de notre questionnement. Le virus de l'écriture nous a en effet conduit·e·s sur tous les sentiers ouverts, sans autres balises que celles données par le thème choisi, et, en particulier, ces deux mots : « hommes » et « compter ». Nous l'avons découvert en collectant nos perles collectives : « ces hommes qui comptent », ce sont aussi des femmes, qui comptent ou ne comptent pas, ainsi que toutes les personnes qui ont marqué nos vies, et celles qui nous ont raconté des histoires et des contes. Les contes libèrent. Quant aux comptes, ce sont des chiffres et des indicateurs. Moins poétiques, ils peuplent aussi notre imaginaire colonisé par les banquiers, le commerce et la technologie. Les comptes pèsent, aussi lourdement qu'une dette... La crise post-covid nous le rappelle.



Dans le monde d'avant, nos corps se disposaient en cercle, et nous nous échangeions nos feuilles de papier avec nos mains, dans la chaleur du partage et l'échange de nos sourires. Nous avons pu le faire dans différents locaux qui parsèment la commune de Grez-Doiceau, dont la seule évocation illustre toute la diversité de palettes : Espace culturel de Nethen, Bibliothèque de Grez, École de clown à Grez, et les Anémones, une institution de Hèze pour personnes en situation de handicap mental. Magnifique parcours que celui-là !

C'était au temps où proximité physique nous reliait encore. Couronnés par le virus, nous ne pouvions plus nous rapprocher qu'en Zoom, derrière des écrans devenus notre fenêtre sur le monde, au-delà de nos jardins. Distanciation sociale oblige ! Heureusement, le virus Covid-19 ne se propage pas par internet. Nous pouvions donc nous parler sans masques, et notre sourire ne devait pas se deviner à l'expression de nos yeux. Le réchauffement climatique en a bien profité, et nous aussi, puisque nous n'avions qu'à nous asseoir devant l'ordinateur pour rejoindre les autres. Virtuellement connecté-e-s, nous avons peu souffert de la distance physique plus que sociale entre nous. Ce n'était pas un mètre cinquante, mais des kilomètres qui nous séparaient. Et pourtant, le câble nous reliait ainsi que nos contes. Ils nous ont enrichi-e-s en s'échappant de nos murs confinés. Suspendues entre le monde d'avant et le monde d'après, nos vies ont été « covid interrompues ». Mais il est une chose qui ne s'est pas arrêtée : le jaillissement de nos récits. Mieux, il a pris source dans le vide soudain de nos existences, pour mieux les féconder. Lorsqu'est venue l'heure du décompte final, déconfiné-e-s et « dézoomé-e-s », nous avons mieux compris qui comptait pour nous. Et une fois disparu le point d'interrogation, l'émerveillement nous est resté. Grâce au virus, et à la force du conte. Et de nos écrits collectifs.

Pour le Collectif Au gré de la plume,
Bernard Lemal

La bibliothèque communale de Grez-Doiceau compte parmi son équipe 2 bibliothécaires motivées, Geneviève et Évelyne, qui bien sûr content de temps à autre et comptent sur vous pour partager de bons moments de lecture ! Le site www.grez-doiceau.be vous rendra compte de toutes nos autres activités, qui comptent à nos yeux et bientôt à vos yeux !

www.grez-doiceau.be

Et Qui Libre asbl

L'histoire de *l'asbl Et Qui Libre* a commencé en 2002. Ancien cinéma du village, ce lieu a donné l'inspiration à Daphné Robin d'y créer un espace clownesque. Daphné était déjà Madame Clown à cette époque et racontait aux enfants qu'elle vivait sur une autre planète, la planète des clowns ! Les enfants, émerveillés par cette idée qu'il pouvait exister une planète remplie de clowns, sans voitures, sans pollution... que des couleurs et des gens heureux, ont évidemment voulu découvrir cette planète. C'est alors que Madame Clown a décidé d'ouvrir « une succursale » sur la planète Terre, très vite surnommée « l'école de clown ». Depuis lors, la magie, la poésie de Madame Clown a déjà fait briller des milliers de petits cœurs et âmes devenus clowns. Mais l'école de clown a évolué encore, il n'y avait pas que les enfants qui rêvaient de venir à l'école de clown mais aussi les parents de ces enfants. Alors, des groupes pour adultes ont été créés. Et puis... les enfants ont grandi... alors ont été créés des groupes pour adolescent·e·s.

Et puis, il y a eu d'autres clowns qui ont eu envie de passer un moment à l'école de clown... alors l'école de clown a programmé des spectacles.

Cela fait plus de dix ans et on s'attend encore à beaucoup de surprises !

www.ecolededeclown.be



EYAD– la Maison de Turquie - Saint-Josse-ten-Noode, pour la rencontre entre les Collectifs d'écrits

EYAD – La Maison de Turquie est une association de cohésion sociale et d'éducation permanente reconnue par la Commission Communautaire Française et la Fédération Wallonie-Bruxelles.

EYAD se veut un lieu de rencontres, de découvertes, de partages, d'apprentissages...

Aux moyens d'actions sociales, culturelles et éducatives, EYAD a pour mission de permettre aux individus de toutes origines de participer activement à la société dans une perspective d'émancipation individuelle et collective ainsi que dans un esprit de compréhension et de respect mutuels.

Elle organise entre autres, avec des groupes mixtes et multiculturels, des cours de français langue étrangère pour adultes, du soutien à la scolarité pour jeunes du secondaire, des tables d'expression citoyenne pour développer des projets et des activités socio-culturelles qui amènent des opportunités d'échanges entre individus, de réflexions et de débats...

www.eyadasbl.be

Les Anémones asbl

L'asbl Les Anémones héberge deux services résidentiels, l'un destiné aux adultes, l'autre destiné aux enfants et aux jeunes de 4 à 25 ans, tou-te-s porteur-euse-s d'un handicap. Les adultes bénéficient d'un encadrement thérapeutique et éducatif au sein d'une communauté bienveillante. Apprentissage de l'alimentation et de l'hygiène, accompagnement à la vie affective et sexuelle et soutien psychologique sont autant d'appuis développés par l'équipe des éducateur-trice-s et le personnel aidant présent-e-s 24h sur 24, 365 jours par an. Diverses activités sont organisées toute l'année dans les domaines culturels, sportifs ou de loisirs. Par exemple, depuis 1984 ce sont les résident-e-s adultes qui distribuent les toutes-boîtes dans le village de Hèze.

Suivi médical, soins infirmiers, rééducation fonctionnelle, activités éducatives, créatives et récréatives, suivi ou thérapie

psychologique, activités visant à l'autonomie, tout est réfléchi pour favoriser l'épanouissement des enfants et des jeunes et soutenir leur autonomie. L'équipe du Service Résidentiel pour Jeunes (SRJ), constituée d'éducateur-trice-s, d'une assistante sociale, d'une psychologue et d'un médecin psychiatre, offre un lieu d'écoute et de soutien pour les familles. Dans la mesure du possible, l'accueil au SRJ est une phase transitoire qui permet de relancer le développement de l'enfant en mobilisant ses compétences et celles de ses parents.

Le projet « Tremplin » prépare les plus âgés à l'autonomie. Il est constitué de 3 appartements et peut accueillir 3 jeunes de 16 ans et plus.

Le Service de Logements Supervisés s'adresse à des adultes de tout âge ou à des jeunes à partir de 18 ans présentant un handicap mental. Logeant individuellement ou en petit groupe, les résident-e-s jouissent d'une réelle indépendance et vivent de manière la plus autonome possible. Le service veille néanmoins en permanence au confort physique, psychologique et social des bénéficiaires, se traduisant par exemple par une aide dans la gestion du budget, à l'hygiène ou à l'alimentation.

www.lesanemones.be

La Fureur de Lire



**Commune de
Grez-Doiceau**

Collectif Au gré de la plume > Remerciements

Ce fut une belle occasion pour nous tou-te-s de partager et d'écrire autour d'un thème choisi d'un commun accord et dans une période qui fut inédite à plus d'un titre.

La clairvoyance de certain-e-s, la ténacité d'autres, l'esprit du groupe ont fait que fut lancé ce collectif d'écrits, Au gré de la plume, sous l'initiative de l' AISBL ScriptaLinea avec la rédaction d'un recueil comme aboutissement de notre parcours.

Nos remerciements sont nombreux, car ils incarnent la nature profondément participative de cette publication.

Ainsi, nous tenons à remercier tou-te-s celles et ceux qui nous ont aidé-e-s en participant, en soutenant et en partageant ce projet :

- les écrivain-e-s du Collectif Au gré de la plume qui se reconnaîtront,
- la structure de l' AISBL ScriptaLinea et Isabelle De Vriendt,
- la Commune de Grez-Doiceau et son Échevine de la Culture, Caroline Theys,
- l'école de clown de Grez-Doiceau, Et qui Libre asbl, et Daphné Robin,
- l'espace culturel de Nethen et le gardien de sa clé, Vincent Smolders,
- la bibliothèque de Grez et Geneviève Nadrin ainsi qu'Evelyne Pardonge,
- les Anémones et son directeur, Laurent Courtois,
- Monique Ruelle, pour ses créations qui illustrent le recueil,
- Catherine Feist et Nathalie Jonckheere pour une ultime relecture de nos textes,

- la Fédération Wallonie-Bruxelles et son service de l'éducation permanente.

Qui compte ? a été présenté le 18 octobre 2020 dans la commune de Grez-Doiceau (Wallonie), à l'école de clown Et Qui Libre, et s'est inscrit dans la programmation de la Fureur de lire. Le 5 novembre 2020, le Collectif Au gré de la plume a animé l'émission « Des livres pour dire » sur les ondes de Radio Air Libre.

Votre implication et votre appui nous motivent à continuer à écrire et à partager avec vous.

Pour le Collectif Au gré de la plume,

Philippe d'Huart





*Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et de la Commune de Grez-Doiceau.*



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Commune de
Grez-Doiceau

Le graphisme est réalisé par LPG Graphique.

L'illustration de la couverture est de Monique Ruelle,
également autrice des photos de plume à l'intérieur du recueil.

L'illustration de la quatrième de couverture (partie supérieure)
est de Jessy Ketels.

Les illustrations du texte « Et toi, qui compte dans ta vie ? » (pages 45-46)
ont été fournies par Guy Van Deursen.

L'illustration du texte « Alpha Bêta » (page 84)
a été réalisée par Stéphane Simon.

Toutes les autres photos reprises dans le recueil
ont été réalisées par le Collectif Au gré de la plume.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptaline.org

Pour tout don à l'asbl ScriptaLinea :

IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2020/13.013/7

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org

